

Le complot contre l'Amérique, Philip ROTH Folio

RESUMÉ / ANALYSE

CITATIONS

1- Juin-octobre 1940 (11-70) Lindbergh ou la guerre

La peur est posée dès le premier mot. Ce sera le fil directeur du roman, peur dont les deux causes sont posées d'emblée : Lindbergh président / l'origine juive. Ce chapitre développe ces deux aspects : la vie de la communauté juive dans le quartier de Weequahic, à Newark / le montée en puissance de Lindbergh (de héros adulé par les foules il devient pour la famille du narrateur un traître antisémite inféodé au régime nazi, il finit par est investi par le parti républicain en prônant la non intervention dans le conflit face à Roosevelt : voir le titre du chapitre). Réaction contrastée de la communauté juive.

Juin 1940 - Cadre général (11-16)

- Le « premier choc » : la convention républicaine de Philadelphie qui choisit pour candidat (11) - insistance sur l'effet de rupture (16)
 - La famille : le père Herman, 39 ans agent d'assurances / la mère secrétaire 36 ans / le frère Sandy 12 ans / le narrateur, 7 ans, philatéliste inspiré par le président Roosevelt.
 - *Revendication d'un patriotisme américain malgré la présence diffuse mais discrète de la culture juive.*
 - Le quartier juif de Weequahic - bonne entente entre les habitants juifs du quartier, distingués par le narrateur par « leur travail » car la religion est peu revendiquée (15) : leur langue est l'américain, Israël n'existe pas encore. Le narrateur se sent américain

- la peur (11) « C'est la peur qui préside à ces Mémoires, une peur perpétuelle. Certes, il n'y a pas d'enfance sans terreurs, mais tout de même, aurais-je été aussi craintif si nous n'avions pas eu Lindbergh pour président, ou si je n'étais pas né dans une famille juive ? »

- patriotisme (16) « Tous les matins, à l'école, c'était au drapeau de cette partie-là que je prêtais allégeance. Je chantais ses merveilles avec mes camarades de classe lors de rassemblement matinal. Je suivais avec zèle les fêtes nationales, sans jamais me demander ce que représentaient pour moi les feux d'artifice du 4 juillet, la dinde de Thanksgiving ou les doubles matches de Declaration Day. Notre patrie, c'était l'Amérique ».

- basculement (16) « Et puis les républicains investirent Lindbergh, et tout changea ».

1927-1935 : Lindbergh, du « héros » (16) au « traître » (18) (16-20)

- **Printemps 1927** : Un héros américain. Son exploit : la traversée de l'Atlantique en solitaire « pour rallier Long Island à Paris » (17)
 - Un héros familial : son exploit coïncide avec la grossesse de la mère du narrateur. Le frère Sandy immortalise « la conjonction de ces deux événements grandioses » (17)
 - La mort de son fils. Un Allemand, Bruno Hauptmann (qui jusqu'au bout clamera son innocence), est reconnu coupable du meurtre « L'audace du premier pilote à avoir traversé l'Atlantique en solitaire s'auréola d'une douleur qui fit de lui un titan martyr, un peu comme Lincoln » (18)
 - **1938** : Installation de la famille Lindbergh en Angleterre - 5 visites privées en Allemagne nazie. Réception fastueuse par le

- Admiration de Lindbergh pour le régime nazi (19) [Lindbergh] ne cacha pas la haute estime en laquelle il tenait Hitler, et déclara que l'Allemagne était le pays le plus intéressant au monde, et son leader un « grand homme » - admiration et intérêt qui venaient après l'adoption de lois raciales déniaient leurs droits civiques et sociaux, ainsi eu leurs titres de propriété, aux Juifs allemands, annulant leur citoyenneté et leur interdisant le mariage avec les Aryens. »

régime nazi pour qui Lindbergh clame son admiration, après avoir été « décoré en grand pompe au nom du Führer », alors que sont instaurées les lois raciales. (19) - montée de l'antisémitisme en Amérique sur fond de crise économique (19) / en Allemagne : le pogrom de la Kristallnacht (novembre). Lindbergh refuse de rendre « la croix d'or aux quatre svastikas » → <i>détestation de Lindbergh.</i> - <i>Justification de la peur évoquée dès les premiers mots.</i>	- <u>L'investiture de Lindbergh et sentiment d'insécurité</u> (20) « Voilà pourquoi, lorsque, en 1940, les républicains l'investirent comme adversaire de Roosevelt, ce fut le premier coup de boutoir contre l'immense capital de sécurité personnelle que j'avais tenu pour acquis, moi, l'enfant américain de parents américains, qui fréquente l'école américaine d'une ville américaine, dans une Amérique en paix avec le monde. »
« Treize mois auparavant », analepse - « La menace comparable » (20-27) : <i>le père refuse une promotion à cause de l'antisémitisme ambiant.</i> - Promotion du père au poste de directeur adjoint du personnel à Union, banlieue ouvrière non juive – retour sur l'enfance de la mère à Elisabeth, dans la seule famille juive d'un quartier irlandais. - <i>La judéité comme « handicap »</i> (23) - Visite des rues résidentielles d'Union. (23) la guinguette bavaroise – Le père refuse la promotion. Il est impossible de vivre isolé dans un quartier catholique. <i>L'antisémitisme comme remède à tous les maux – théorie du bouc émissaire.</i>	- <u>La judéité comme handicap</u> (21) Seule ombre au tableau, Union comme Hillside étant des banlieues ouvrières non juives, mon père serait sans doute le seul Juif d'une agence de trente-cinq personnes, ma mère étant la seule Juive de la rue, mon frère Sandy et moi les seuls petits Juifs de l'école. [...] non seulement elle perdrait son statut, pour retomber à celui de fille d'épicier juif émigré dans une ville irlandaise catholique, mais, pis encore, Sandy et moi serions obligés de subir les handicaps qui avaient été ceux de sa jeunesse marginale dans son quartier. » - <u>Antisémitisme ambiant</u> (24) « Cette ivresse de l'antisémitisme... voilà donc, me dis-je, qu'ils buvaient de si bon cœur sur leur terrasse, ce jour-là, comme les nazis sous les latitudes, des litres et des litres de l'antisémitisme, remède à tous les maux. » - (25) « A cette époque où l'on imposait sans le dire des quotas pour limiter de façon draconienne l'accès des Juifs à l'université et aux grandes écoles, où une discrimination incontestée leur interdisait toute promotion significative dans les grandes firmes, et où ils étaient exclus de milliers de cercles et d'institutions »
Avril 1939 - Le retour des Lindbergh en Amérique (27-29) <i>Sont toujours mêlées la grande Histoire (ici le début de la Seconde Guerre Mondiale) et l'histoire personnelle de Lindbergh. Les deux histoires sont encore distinctes à ce stade.</i> - Annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie, conquête de la Pologne – déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre. Occupation du Danemark, Norvège, Hollande et Belgique - Lindbergh colonel dans l'armée de l'air, fait du lobbying pour le développement de l'aviation américaine. <i>Opposition entre l'isolationnisme qu'il prône et l'interventionnisme de Roosevelt</i> qui veut apporter de l'aide à la France et l'Angleterre – opposition par media interposé qui fait peu à peu de lui un candidat	- <u>Montée en puissance de Lindbergh grâce aux media</u> (27) « mais, comme il déclarait désormais ouvertement devant de vastes assemblées, à la radio, et dans des magazines populaires que, sous couvert de promesse de paix, le président leurrait tout le pays en ourdissant secrètement des plans pour le faire entrer dans le conflit armé, on commençait à dire haut et fort chez les républicains qu'il avait assez de charisme pour interdire un troisième mandat au « va-t-en-guerre » de la Maison-Blanche. » - <u>Populisme, antisémitisme</u> (28) « Il finit par prononcer devant une salle pleine de partisans enthousiastes, à Des Moines, le fameux discours radiodiffusé où il désigna parmi les « principaux

potentiel. - <i>populisme – le rôle des media</i> : le « fameux discours » (<i>réellement prononcé par Lindbergh</i>) à Des Moines où il affiche ouvertement son antisémitisme et désigne les Juifs comme bellicistes. Critiques de toutes parts, y compris du clan républicain : Lindbergh démissionne de son poste de colonel de réserve, pourtant soutenu par l'organisation America First. <i>Populisme, crédulité, raciste et antisémitisme.</i>	groupes qui ne constituait même pas trois pour cent de la population et qu'il nommait tantôt « le peuple juif » tantôt « la race juive » » - <u>America First</u> (29) « Beaucoup de membres de cette association croyaient dur comme fer, et au mépris des faits que, comme le soutenait Lindbergh, les Juifs constituaient un danger majeur « en raison de leurs capitaux et de leur influence dans l'industrie du cinéma, la presse la radio et au gouvernement ». Lorsque, dans ses écrits, Lindbergh faisait fièrement état « du sang européen qui est notre héritage », lorsqu'il mettait ses concitoyens en garde contre sa « dilution par des races étrangères », et son « infiltration par un sang inférieur », il consignait là des convictions personnelles partagées par une proportion considérable de membres lambda de l'organisation America First, ainsi que par un lectorat virulent. »
<u>Le soir du jeudi 27 juin - Investiture républicaine : Lindbergh candidat (30-34) passage au présent</u> - Le 28 juin à 4h. du matin - Les fenêtres ouvertes, tout le quartier, comme la famille du narrateur qui a voté démocrate, suit les étapes de ce scrutin confus à la radio. Impasse du scrutin au vingtième tour. Au même moment, mise en scène : Lindbergh atterrit à Philadelphie. - Lindbergh investi par le parti. <i>Sentiment de trahison et d'exclusion.</i> - Les enfants sont réveillés par les cris de protestation. Sidération de la mère, nervosité du cousin Alvin. Colère et errance des familles juives dans la rue « comme chassées de chez elles, dirait-on, par un tremblement de terre. » - nouvelle assimilée à une catastrophe naturelle (33) <i>Scène de pogrom – références aux rafles et déplacements forcés.</i> Nuit blanche. Injures et gros mots lancés (voir la réaction du père (23). Lien avec l'Amérique réitéré (34)	- <u>Charisme de Lindbergh – le pouvoir des apparences</u> (31) « Le beau héros – grand, mince, athlétique, même pas quadragénaire – a gardé sa combinaison d'aviateur [...] A sa vue, une vague d'enthousiasme rédempteur ragaillardit les républicains. » - <u>Investiture d'un antisémite</u> (32) « C'est ainsi qu'à quatre heures du matin, le vendredi 28 juin, le Parti républicain investit par acclamation le candidat nationaliste qui a préféré dénoncer les Juifs aux auditeurs de tout la nation comme « d'autres peuples usant de leur influence énorme pour mener le pays à la destruction » au lieu de reconnaître en eux une toute petite minorité de citoyens écrasés en nombre par leurs compatriotes chrétiens, des Juifs que, sauf exception, le préjugé religieux exclut de la sphère publique, et qui ne sont certes pas moins loyaux envers la démocratie américaine qu'un admirateur d'Adolf Hitler. »
<u>Réaction contrastée des Juifs (34-36)</u> - Peur des Juifs d'un pogrom à venir (35) - Mais la réaction de Roosevelt à l'investiture de Lindbergh est rassurante. <i>FDR, la presse libre et les institutions démocratiques américaines représentent un rempart contre le pouvoir fasciste.</i>	- <u>Peur de la communauté juive</u> (35) « A elle seule, l'investiture surprise de Lindbergh avait suffi à réveiller la hantise atavique de n'avoir aucun défenseur [...] » <u>... pourtant protégée par les institutions démocratiques américaines</u> (35) « Il y avait Roosevelt, il y avait la Constitution des Etats-Unis, il y avait les droits civiques, il y avait les journaux,

Le dimanche soir à 9h - Le chroniqueur <u>Walter Winchell</u> (36-39) vilipende Lindbergh. Sa diction (37). Sa combattivité rassure et requinque les familles juives du quartier qui sortent dans une joyeuse promenade (sur le modèle inversé de l'errance, de nuit, en pyjama, en vitupérant la nuit précédente). Rapide évocation de l'ascension sociale de ce danseur des comédies musicales à New York, Weinschel de son vrai nom, devenu chroniqueur à succès.	la presse américaine libre. » - <u>Combattivité de Winchell</u> (36) « On aurait dit que le chroniqueur enfermé dans un studio sur l'autre rive du gouffre de l'Hudson se battait à nos côtés comme un beau diable, cravate défaite, col ouvert, son grand feutre en arrière, et qu'il vilipendait Lindbergh. [...] tout ça parce que venait de déclarer la guerre à Lindbergh le Juif américain le plus connu après Albert Einstein. » - (37) « depuis l'ascension de Hitler, et bien avant que quiconque dans la presse n'ait la clairvoyance et la rage de s'en prendre à eux, les fascistes et les antisémites étaient devenus ses bêtes noires. Il avait déjà baptisés « rat-zis » les bundistes germano-américains [...] [il] avait révélé la « philosophie pro-nazie » de Lindbergh à ses trente millions d'auditeurs du dimanche soir, il avait stigmatisé son investiture comme la plus grande menace contre la démocratie américaine, et il ne s'en était pas fallu davantage pour que les familles juives de la toute petite Summit Avenue ressemblent de nouveau à des Américains jouissant de la vitalité et de la bonne humeur que procure une citoyenneté sûre, libre et protégée, au lieu d'errer en tenue de nuit comme des fous échappés d'un asile. »
Réaction des enfants (39-49) <i>Ambiguïté du narrateur et son frère, juifs donc hostiles à Lindbergh mais pourtant fascinés par la figure de l'américain conquérant.</i> * talents de dessinateur de Sandy. En parallèle, le narrateur évoque sa collection de timbre. - Sandy montre au narrateur quelques jours plus tard le contenu de son carton à dessin et découvre des portraits dissimulés de Lindbergh. Le narrateur dissimule de son côté un timbre commémoratif de la traversée de l'Atlantique par Lindbergh. * les enfants du quartier jouent à la guerre	- (46) « Alvin part au Canada s'engager dans l'armée canadienne. Il va se battre pour les Anglais contre Hitler - Mais personne peut battre Roosevelt, dis-je. - Lindbergh va le battre. L'Amérique sera fasciste. »
Le 18 juillet 1940 - Campagne présidentielle (49-55) * Convention démocrate investit FDR. Roosevelt et son « phrasé » apaisant. * Lindbergh crée la surprise en atterrissant à Long Island avant de partir pour la Californie. Enthousiasme de la foule. Opposition entre les deux hommes : jeunesse / vieillesse – pacifiste / belliciste / - « voix haut perchée, monocorde, avec son accent sur Midwest, une voix résolument américaine, très loin de	- <u>Image de Lindbergh</u> (51) « le pilote inconnu de l'avion postal, qui avait osé faire ce qu'aucun aviateur n'avait osé avant lui, l'Aigle Solitaire bien-aimé, au charme adolescent intact malgré les années de célébrité phénoménale. [...] C'était Lindy comme hier, Lindy au parler vrai, qui n'avait pas besoin de prendre de grands airs ni d'employer de grands mots, mais qui était un grand homme, Lindy l'intrépide, juvénile et pourtant grave dans sa maturité, l'individualiste à la beauté virile, le type même de

celle de Roosevelt » / « timbre de voix, plein de l'assurance propre à la grande bourgeoisie » / « discours sans fioriture » / discours technique et alarmiste - Roosevelt statique, parle depuis la Maison Blanche / Lindbergh parcourt les états avec le Spirit ou Saint Louis – souci de « faire face aux aléas de la situation internationale » : bombardement de la cathédrale Saint-Paul / risques encourus par Lindbergh (54)	l'Américain légendaire qui accomplit des prouesses en ne comptant que sur l'lui-même. » - <u>Belliciste contre protectionniste : un enjeu démocratique</u> (52) « Si je me présente à l'élection présidentielle, [...] c'est que je cherche à préserver la démocratie américaine, en empêchant l'Amérique de s'engager dans une nouvelle guerre mondiale. C'est simple, vous avez le choix, non pas entre Charles A Lindberg et Franklin Delano Roosevelt, mais entre Lindbergh et la guerre. »
Octobre 1940 - La trahison du rabbin Bengelsdorf (55-70) * Lindbergh à Neward (55-60) Le rabbin Lionel Bengelsdorf de B'nai Moshe désigné par les journaux comme « le chef spirituel de la communauté juive du New Jersey ». Ses talents d'orateur, un « enfoiré de phraseur » selon l'oncle Monty. * Consternation : le rabbin est présent lors de l'arrivée de Lindbergh à l'aéroport. Son soutien à Lindbergh exprimé dans le <i>Newark News</i>. * Trois jours plus tard, à deux semaines des élections, il participe au meeting à Madison Square Garden qui clôt la tournée aérienne de Lindbergh (60- Intervention du rabbin qui, selon Alvin « cashérise Lindbergh à l'usage des goyim. [...] Il est venu parler aux goyim, leur accorder sa bénédiction de rabbin s'ils veulent voter Lindbergh aux élections. » (66). * Chutes du lit du narrateur, épisodes répétés directement reliés aux circonstances politiques. Cauchemar : le narrateur se rend chez son ami Earl Axman qui possède la plus belle collection de timbres du quartier. A la page de la série du Bicentenaire de Washington émise en 1932, le portrait de Washington est remplacé par celui d'Hitler / sur la série des parcs nationaux, les paysages américains sont remplacés par des croix gammées noires. Nouvelle chute du lit en hurlant.	- Le rabbin Bengelsdorf (58) « Dans les sermons et les discours où il faisait du « développement des idéaux américains » la priorité des Juifs et de l' « américanisation des Américains » le meilleur rempart de la démocratie contre « le bolchevisme, le radicalisme et l'anarchisme », il citait souvent Theodore Roosevelt. » - Son soutien à Lindbergh par patriotisme (59) « J'apporte mon soutien à la candidature du colonel Lindbergh parce que les objectifs politiques de mon peuple sont les mêmes que les siens. L'Amérique est notre patrie bien-aimée. L'Amérique est notre seule patrie. Notre religion n'a pas besoin d'un territoire autre que ce grand pays, auquel, aujourd'hui comme hier, nous assurons notre dévotion sans faille et notre allégeance sans partage, nous qui en sommes les plus fiers citoyens. Je veux que Charles Lindbergh soit mon président, et cela non pas <i>bien que</i> je sois juif mais <i>parce que</i> je suis juif – juif américain. » -(61) A New York, intervention du rabbin Bengelsdorf qui « [explique] que les rapports de Lindbergh avec les nazis n'étaient pas des rapports de complicité. « Ouais, dit Alvin. Ils l'ont acheté. Il est piégé. Ils lui ont passé un anneau dans son gros nez juif et maintenant ils le mènent où ils veulent. » - (63) « En 1963, longtemps avant le début des hostilités en Europe, les nazis ont décerné une médaille au colonel Lindbergh, c'est vrai. [...] Mais pendant ce temps-là, il exploitait secrètement leur admiration pour protéger et préserver notre démocratie, et préserver notre neutralité en nous rendant plus forts. [...] Cette guerre n'est pas la guerre de l'Amérique. [...] Cette guerre est la guerre de l'Europe. [...] Mais si notre pays entre en guerre contre leurs bourreaux, le sort cruel de tous les Juifs allemands en sera-t-il meilleur ? Au contraire, il ne fera qu'empirer de façon

	considérable, que dis-je ? tragique. »
2- Novembre 1940 - juin 1940 (71-125) Une grande gueule de Juif (expression employée à deux reprises pour désigner l'attitude du père p.100, 119) <i>Entre les chapitre 1 et 2 : une ellipse qui coïncide avec l'arrivée de Lindbergh à la Maison-Blanche. Le chapitre relate la visite touristique de la famille du narrateur à Washington. Visite des lieux symboliques historiques de la démocratie américaine : la capitale fédérale et ses monuments évoqués comme « Eden patriotique », paradis terrestre américain, Terre Promise des temps modernes, où la famille chercher protection contre l'antisémitisme ambiant. Pourtant, en contre-point, évocation d'une série de d'agressions sous la forme d'actes ou injures antisémites, ou d'allées et venues de Lindbergh dont l'avion plane comme une menace au-dessus de la capitale. Les Roth sont d'abord exclus, puis chassés de ce paradis terrestre qu'est la démocratie américaine.</i>	
Juin 1941 - Décision de visiter Washington en famille malgré le nouvel hôte de la Maison Blanche, un « perfide ennemi ». Certains dans leur entourage ont évoqué la possibilité d'émigrer au Canada en cas d'attaques ouvertes envers les Juifs, ce qu'a fait en février le cousin Alvin « fidèle à sa parole [...] de s'engager dans les forces armées pour se battre aux côtés des Anglais contre Hitler. »	
Analepse : Histoire du cousin Alvin (72-83) orphelin recueilli par son oncle, le père du narrateur. Il manque de mal tourner à cause de ses mauvaises fréquentations, mais il est placé auprès de Steinheim, riche juif possédant une entreprise du bâtiment dont il devient le chauffeur. Discussions animées avec le père qui admire la réussite de Steinheim, Alvin le déteste, le considérant comme un escroc radin qui maltraite sa famille, capitaliste sans scrupule, uniquement préoccupé par le souci de gagner toujours plus d'argent. Alors qu'Abe Steinheim lui obtient une place dans le New Brunswick pour entrer à la fac, Alvin disparaît du jour au lendemain et rejoint le Canada.	- (82) Alvin à Herman « Toi et Bengelsdorf, Bengelsdorf, Steinheim, les deux font la paire. – Paire de quoi ? dit mon père aigrement, car il perdait patience. – Paire de Juifs bidon. – Ah bon, tu t'en prends aux Juifs, à présent ? – A ces Juifs-là. Aux Juifs qui font honte aux autres Juifs, oui, absolument. »
Nov. 1940 - Analepse : Retour sur les élections et la vie politique (83-90) * Victoire haut la main de Lindbergh aux élections. Visite de Lindbergh à Hitler en Islande : signature d'un accord de relations pacifiques entre l'Allemagne et les Etats Unis. Dix jours plus tard, signature à Honolulu des accords d'Hawaï avec le Premier ministre japonais et le ministre des Affaires étrangères, faisant des Etats Unis un membre officieux de l'Axe de la Triple Alliance. * Roosevelt se retire avec les siens – pour s'adonner à la philatélie ?	- <u>Justification de l'élection de Lindbergh – rôle des media et démagogie</u> (84) : sur les décombres de la Crise, l'assurance renaissante des jeunes comme des vieux s'était vue dopée par la jeunesse relative de Lindbergh, et par ses allures de sportif délié si diamétralement opposées aux handicaps physiques de FDR, séquelles de la polio. [...] Il apparaissait donc, concluaient les experts, que les Américains du vingtième siècle, las de faire face à une nouvelle crise tous les dix ans, avaient soif de normalité. Or Lindbergh représentait justement cette normalité élevée à des proportions héroïques : un type bien, visage honnête, voix sans affection, dont les échos avaient démontré à toute la planète qu'il

Le narrateur part en voyage à Washington avec sa collection de timbres. Peur (89) de la métamorphose de Washington en Hitler et des paysages américains en croix gammées – voir le cauchemar p.70 – voir <i>l'illustration du roman (le timbre du Yosemite barré d'une croix gammée)</i>	avait le courage de faire face aux situations, et celui de façonner l'histoire, ainsi, bien sûr, que la force de transcender la tragédie personnelle. »
Juin 1941 - Séjour à Washington (90-125) - arrivée à l'hôtel Douglas, escortés par un policier – peur de la mère. Le père recrute le guide Taylor. Visite du monument à Washington (96), du Lincoln Memorial sur le Mall <u>1^{ère} manifestation hostile</u> : une dame âgée « Dieu merci, nous avons le président Lindbergh. Protestation du père ; un inconnu le traite de « grande gueule de Juif ». Retour à l'hôtel <u>2^{ème} manifestation hostile</u> : arrivés à l'hôtel, leurs bagages ont été faits, on les congédie. Le père fait un scandale et demande l'intervention d'un policier qui prend le parti du directeur. <u>3^{ème} manifestation hostile</u> : « petite virée » de Lindbergh sur le Potomac. Admiration de tous. « Hourra pour Lindy ! ». L'hôtel Evergreen, peu confortable. -le lendemain, visite du Capitole, de l'Assemblée, la Cour Suprême, la Bibliothèque du Congrès. Visite de la propriété de Mont Vernon, la maison de Washington, évocation et panégyrique de son épouse Martha, qui annonce en tant qu'épouse de président la <u>4^{ème} manifestation hostile</u> : l'avion de chasse piloté par Anne Morrow Lindbergh. <u>5^{ème} manifestation hostile à la cafétéria</u>. Un petit homme à la moustache bien taillée répète l'insulte « grande gueule de Juif ». Le père refuse de quitter les lieux « la soirée devait suivre son cours sans que la peur nous fasse déguerpir » (120)	- <u>L'histoire de la démocratie américaine, rempart contre l'antisémitisme de Lindbergh</u> (90) « nous venions de plonger au cœur de l'histoire de notre pays ; et sans nous l'être formulé clairement, nous comptons bien sur cette histoire de l'Amérique, ici représentée sous sa forme la plus exaltante, pour nous protéger de Lindbergh. » - <u>Opposition entre les valeurs américaines (lieu symbolique : Lincoln Memorial) et l'insulte au père</u> (100) « Entendre ça dans un endroit pareil ! dit mon père, d'une voix étranglée par l'indignation. Dans le sanctuaire d'un homme comme celui-ci. » - <u>L'esplanade au mémorial de Lincoln – métaphore des Juifs chassés de la Terre promise. « Une contre-pastorale » (Ada Savin)</u> (101) « C'était le plus beau panorama qu'il m'ait été donné de voir, un Eden patriotique, une paradis terrestre américain qui s'étendait à nos pieds et dont, blottis les uns contre les autres, nous venions d'être chassés en famille. » - <u>Colère du père</u> (105) « C'est cette saloperie de Lindbergh, s'écria mon père, il vous a mis le pied à l'étrier, bande de nazillons » - « C'est de l'antisémitisme » (107) - (116) « Ainsi fut gâchée notre visite si parfaite – pas tant parce que le hasard avait voulu qu'un Lindbergh ou deux nous passent au-dessus de la tête deux jours de suite dans leurs vols d'agrément, mais à cause de la ferveur que ces « acrobaties » pour employer la formule de mon père, suscitaient chez tout le monde sauf chez nous. [...] Ces gens vivent un beau rêve, nous on vit un cauchemar. » <i>Les Roth sont chassés de ce paradis américain entaché.</i> - (117) « Nous comme une famille juive, monsieur Taylor. Vous le savez, à présent, si vous ne l'aviez pas compris au départ, puisque c'est la raison pour laquelle on nous a chassés hier. Ça nous a fait un choc. On ne s'en remet pas si facilement. C'est un choc parce que, même si ça aurait pu arriver sous un autre président, le fait est que celui-ci n'est pas l'ami des Juifs. Il est l'ami d'Adolf Hitler. »
3- Juin - décembre 1941 (126-179)	

Dans les pas des chrétiens

Le chapitre relève du roman d'apprentissage : il détaille progressivement tous les bouleversements dans la vie du jeune narrateur, bouleversements qui sont perçus comme une suite de renoncements / d'abandons, la cellule familiale se délitant peu à peu : trahison de la tante Evelyn devenu la maîtresse du rabbin Bengelsdorf ; recrutement de Sandy au BA, il renie les opinions du père après son enrôlement estival dans le Kentucky ; Alvin blessé et amputé ; la mère travaille et déserte le foyer ; le père n'est plus cette « grande gueule de Juif » du chapitre précédent : il peine à tenir tête à Bengelsdorf lors du dîner, pleure après avoir rencontré Alvin au Canada. Le monde rassurant de l'enfance semble s'effondrer. Le narrateur, livré à lui-même, tombe dans « le vice », se fait « apprenti menteur et voleur » en devenant « pisteur de chrétiens » (177).

22 juin 1941 - Hitler rompt le pacte de non-agression signé avec Staline. Lindbergh soutient Hitler qui selon lui, par ce geste « vient de s'établir comme le rempart mondial le plus sûr contre la contagion du communisme avec tous ses maux. [...] Ce soir, l'armée allemande est peut-être bien en train de livrer un combat que les troupes américaines auraient dû engager si elle ne l'avait pas fait » » 126

- Réaction du père au soutien de Lindbergh à Hitler (128) « ça veut dire que nous tournons le dos à nos amis, et que nous prenons leurs ennemis pour maïs. [...] ça veut dire qu'on est en train de détruire tout ce que l'Amérique représente. »

Début juin 1941 : collaboration de la tante Evelyn (128-133)

* Création par le Bureau d'assimilation du mouvement **Des Gens parmi d'autres** « un programme de travail réservé aux garçons des villes désireux de découvrir les modes de vie traditionnels des terroirs ». Dans ce cadre, départ de Sandy pour un apprentissage d'été auprès d'une planteur de tabac du Kentucky.

* Soutien à ce mouvement de **la tante Evelyn**, secrétaire du rabbin Bengelsdorf, premier directeur du Bureau d'assimilation pour l'état du New Jersey - visée « encourager les minorités religieuses et nationales à s'intégrer davantage à la société américaine. » cad « soustraire les jeunes Juifs entre douze et dix-huit ans à leur ville et à leur milieu scolaire pour les faire travailler huit semaines comme ouvriers agricoles et journaliers dans des familles de paysans à des centaines de kilomètres de chez eux. »

Biographie d'Evelyn sont « malgré son grand nez, les gens disaient qu'elle « faisait de l'effet » ; après s'être occupée de sa mère, elle démissionne à 31 ans de l'enseignement pour travailler avec le rabbin Bengelsdorf, 63 ans, avec qui elle se fiance. (133).

- Opposition entre le père et la tante Evelyn (131) « Mon père soutenait que Des Gens parmi d'Autres n'était que l'amorce d'un projet nourri par Lindbergh pour séparer les enfants juifs de leurs parents et miner la cohésion de la famille juive ; tante Evelyn donnait à entendre sans trop de ménagements que la hantise d'un Juif comme son beau-frère, c'était que ses enfants échappent à son étroitesse d'esprit et à sa **peur**. »

* **Juillet 1941 - Alvin intègre les commandos canadiens.** Il est blessé au combat, a perdu la jambe gauche et effectue sa convalescence dans un hôpital du Dorset en Angleterre.

* « **Le samedi de la fin août** », **retour de Sandy.** Il a forcé (le

- Retour de Sandy et bouleversement de l'équilibre familial (140) « Moi, je mourais d'envie de tâter ses biceps, qui ne me paraissaient pas moins extraordinaires que son accent régional [...] ce n'était pas celui que parlaient les natifs du New Jersey [...] »

narrateur est admiratif de ses biceps 140), sa voix a mué, son accent a changé et il évoque avec enthousiasme sa vie à la campagne. Comparaison entre Mr Mawhinney et le père (141). Sandy apprend la blessure d'Alvin et en rejette la responsabilité sur son père en prenant le parti de Lindbergh (144). Il avoue au narrateur avoir mangé du porc « C'est fameux. Je ne vois pas pourquoi on en mange pas, du porc »	mon père était pétrifié. Il n'ouvrit guère la bouche, et ce soir-là au dîner, il écouta d'un air particulièrement morose Sandy expliquer quel idéal Mr Mawhinney représentait pour lui. »
* « Le jeudi soir », Le dîner avec le rabbin Bengelsdorf et la tante Evelyn « une épreuve » (149-165) Le narrateur d'abord « <i>déconcerté</i> » par cette visite pour laquelle la famille se met en frais. Attitude soumise de Sandy qui prend ses distances avec le père. Le rabbin fait l'apologie de Lindbergh et sa politique sans le père ne le contredise. <i>Confusion : le narrateur « égaré » (160) ressent ce silence comme une trahison</i> « devant les portraits des ancêtres » (159), « désarroi » (160). Finalement le père ose le contredire mais <i>trahison de Sandy</i> qui « se tourna vers moi avec une mimique indiquant bien qu'il avait pris ses distances avec la sphère familiale par le simple fait de s'être, en Américain ordinaire, accommodé de la nouvelle administration. » (163) * Le lendemain, conséquence du dîner : coup de fil d'Evelyn qui annonce que Sandy sélectionné comme « sergent recruteur. ». Il passe ces après-midis à l'agence du BA – <i>narrateur abandonné</i>. * La mère trouve un emploi au rayon confection pour dames de chez Hahne, officiellement « pour payer le surcroît de dépenses occasionné par le retour de Sandy », mais en fait pour économiser en vue d'une fuite éventuelle au Canada. <i>Nouvel abandon</i> « Ma mère était absente, mon frère était absent. » (166) * Retour du père d'une visite à Montréal pour voir Alvin ; il pleure. Jusqu'à présent protecteur, le père, comparé à un « bébé », est démuni face à « l'imprévu ». <i>Nouvelle étape dans le sentiment d'abandon. Le narrateur bouleversé par ces larmes, « un tournant » dans son enfance.</i>	- <u>Point de vue de l'enfant déconcerté par les changements familiaux</u> (149) « Comme s'il fallait y voir la conséquence directe du fait que Sandy avait mangé du bacon, du jambon, des côtes de porc et de la saucisse, notre vie connaissait des mutations irrésistibles. Le rabbin Bengelsdorf venait dîner, amené par la tante Evelyn. » - <u>Perplexité du narrateur devant l'attitude contradictoire de ses parents</u> (152) « Cet homme était le traître même que mon père, d'ordinaire pourtant respectueux du clergé juif, avait accusé de prononcer un discours « imbécile et mensonger » pour soutenir Lindbergh à MSG, le « Juif bidon » qui, selon Alvin, avait cashérisé Lindbergh auprès des goyim et par là même assuré la défaite de Roosevelt. Il était donc déconcertant de voir à quel point nous nous mettions en frais pour le recevoir. » - <u>Le rabbin</u> (159) « Pour moi, Sandy et les autres jeunes Juifs du programme Des Gens parmi d'Autres devaient servir de modèle non seulement aux enfants juifs qui grandissent ici, mais aux Juifs adultes. Et ce rêve n'est pas seulement le mien. C'est aussi celui du président Lindbergh. » - <u>Le narrateur confondu par le silence de son père</u> (159) « Note épreuve venait de prendre la pire tournure possible. Je n'avais pas oublié comment mon père avait tenu tête au directeur de l'hôtel et au policier brutal de Washington. Alors, à entendre prononcer le nom de Lindbergh avec déférence sous son propre toit, je crus qu'il allait enfin tenir tête à Bengelsdorf. Mais un rabbin reste un rabbin, et mon père se tint coi. [...] Le nom de Lindbergh invoqué par le rabbin Bengelsdorf me laissait en proie à <i>une confusion plus grande encore qu'à l'ordinaire</i>. [...] il avait fallu que je mette ma seule cravate et ma seule veste pour impressionner ce rabbi qui avait aidé à élire le président ami avec Hitler. Comment ne pas être au comble du désarroi quand notre disgrâce et notre gloire se confondaient ? Quelque chose

	d'essentiel venait d'être détruit, de disparaître, voilà qu'on nous contraignait à devenir autre chose que ces Américains que nous étions. » - <u>L'attitude du père effondré</u> (167) « Il ne peut continuer. <i>C'était la première fois que je voyais mon père pleurer. C'est un tournant, dans une enfance, le jour où les larmes de quelqu'un d'autre vous paraissent plus insupportables que les vôtres.</i> » - (168) « Une nouvelle vie commençait pour moi. J'avais vu mon père s'effondrer, je ne pourrais plus jamais revenir à la même enfance. Ma mère au foyer passait désormais ses journées à travailler chez Hahne, mon frère partait en service commandé travailler pour Lindbergh après l'école, et mon père, qui n'avait pas hésité à sermonner les apprentis antisémites de bistrot à Washington, pleurait la bouche grande ouverte, comme un bébé qu'on abandonne, comme un adulte qu'on torture, parce qu'il n'avait pas le pouvoir de faire échec à l'imprévu. »
<u>Jusqu'aux vacances de Noël - Le narrateur livré à lui-même après l'école (168-179) :</u> - il fréquente Earl Axman, lui-même abandonné par une mère à la moralité douteuse. ; il tombe lui-même dans « le vice ». « Je me fais apprenti menteur et voleur » (174). Il vole ses parents « Je pris beaucoup plus facilement que je ne l'aurais cru l'habitude de voler mon père et ma mère, et celle de suivre les gens », des chrétiens adultes, devenant « pisteur de chrétiens » (177). <i>Jeu compensatoire pour surmonter son angoisse d'abandon et sa peur de vivre Juif dans un monde dominé par les chrétiens et gouverné par Lindbergh/.</i> « Je jouais à me faire peur ». <i>Expérience évoquée plus loin comme « une quête » (178), qui relève donc également du roman d'apprentissage.</i> - Mrs Axan sombre dans une dépression nerveuse, emmenée dans une ambulance. « peu après, le père d'Earl venait l'escamoter corps et biens » - <i>autre disparition qui marque le jeune Philip.</i> - <i>Il fait une autre expérience du décentrement et de l'étrangeté ; l'atmosphère de Noël : la vente des sapins, les chants de Noël dans la rue. Une dernière filature de chrétien qui manque de mal finir.</i>	- (172) « J'étais perdu, j'étais un enfant perdu, voilà le jeu auquel je jouais : Qu'est-ce que je vais manger ? Où est-ce que je vais coucher ? Est-ce que les chiens vont m'attaquer ? Est-ce qu'on va m'arrêter et me mettre en prison ? Est-ce qu'un chrétien va me recueillir et m'adopter ? Ou est-ce que je vais finir par me faire kidnapper comme le fils Lindbergh ? Je me figurais perdu dans une région lointaine, inconnue de moi, ou encore j'imaginai qu'avec la complicité de Lindbergh, Hitler avait envahi les Etats-Unis, et qu'Earl et moi étions en train de fuir les nazis. » - (178) Telle fut l'apothéose de notre quête : Jésus-Christ, qui, dans leur raisonnement, était tout, et qui, dans le mien, était la source de tous nos emmerdements, puisque, sans lui, il n'y aurait pas de chrétiens, et que sans chrétiens, il n'y aurait pas d'antisémitisme, et que, sans antisémitisme, il n'y aurait pas de Hitler, sans Hitler Lindbergh ne serait pas président, et que si Lindbergh n'était pas président... »
4- Janvier - février 1942 Le moignon	

<i>Chapitre essentiellement centré sur le retour d'Alvin : ses effets sur la famille et surtout le narrateur. Pour Philip : expérience du corps monstrueux (également présent avec le cancer de Mr Wishnow et l'épisode de la masturbation, incomprise) - répugnance qui est associé à d'autres peurs ou angoisses : les timbres recouverts de croix gammées (189) / peur de tourner le dos à l'essoreuse dans la cave. Plus généralement, le retour d'Alvin accentue les fractures dans la famille : d'un côté les collaborateurs de Lindbergh, les républicains, intéressés par l'argent (l'oncle Monty, Sandy), de l'autre les autres, démocrates (le docteur Lieberfarb, le père). Le jeune Philip surmonte les obstacles, grandit, progresse : regarde le moignon en face / vole un ballon de foot - Touché par la situation d'Alvin, il prend fait et cause pour les démocrates mais l'ambiguïté subsiste : famille divisée (épisode de la médaille dissimulée).</i>	
Janvier 1942 - Opposition entre l'oncle Monty et Hermann le père (180-184) - reprise p.366 L'oncle Monty, grossiste en fruits et légumes : arrogant, égocentrique, très riche, tyrannisant ses proches. <i>Portait en contre-point avec celui du père, désintéressé, généreux, altruiste, protecteur.</i> Sa réaction au retour d'Alvin « Il n'a qu'à devenir canadien [...] ». Puisqu'il peut pas blairer l'Amérique, fallait qu'il y reste, là-haut, au moins, il aurait palpé. ». <i>Dispute avec le père, conflit de valeurs : convictions politiques contre désir d'enrichissement à tout prix.</i> <i>Opposition entre Juifs riches et modestes / généreux et intéressés</i>	- <u>Portrait du père</u> (181) « mon père était étranger à l'égocentrisme exacerbé d'un Abe Steinheim, d'un Monty ou d'un rabbin Bengelsdorf, Juifs d'un dynamisme spectaculaire, fils d'immigrés au statut précaire et par conséquent enclins à exploiter à fond le champ d'action que leur ouvrait leur condition d'Américains. [...] Mon père était un lutteur-né, mais qui avait la fibre protectrice ; infliger des pertes à son ennemi ne le réjouissait pas comme son frère aîné. » - <u>Le père contre Monty</u> « Alvin ne supporte pas votre président, voilà pourquoi il est parti au Canada. Toi non plus, tu ne le supportais pas, ce type, il n'y a pas si longtemps. Et à présent tu fais ami ami avec cet antisémite. Vous tous, les Juifs riches, vous me dites, la Crise est finie, la Bourse grimpe, les bénéfices augmentent, les affaires explosent, et tout ça non pas grâce à Roosevelt, mais grâce à qui ? et pourquoi ? Parce qu'on a la paix de Lindbergh au lieu de la guerre de Roosevelt. Alors, que demande le peuple ? Qu'est-ce qu'il y a d'autre que le fric, pour des gens comme vous ? »
Retour d'Alvin et bouleversements familiaux (184-) * <i>Appréhension et peur</i> du jeune narrateur qui n'est jamais évoquée en tant que telle, mais indirectement : - par l'évocation du mendiant amputé Petit Robert que connaît le narrateur, « effaré de cette monstruosité colossale » (188) - « terreur » que le handicap lui procure (188), insomnie : <i>l'angoisse</i> de la mutilation est associée à celle des timbres couverts de croix gammées (189) - par le souci protecteur des parents qui cherchent constamment à le rassurer : le père « N'aie pas peur, me dit-il. N'aies pas peur d'Alvin, et n'aie pas peur de sa jambe. Montre-lui que tu es grand, maintenant. » (186) / la mère dans le bus (192) - par les préparatifs du retour d'Alvin 15 jours auparavant, dans la cave avec l'essoreuse à linge (193). « J'avais peur de tourner le	- <u>Colère du père à la lecture de la presse</u> (185) « Ils sont pas croyables, ces gens, dit-il, ce chien de fasciste est toujours leur héros » Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'en respectant sa promesse de tenir l'Amérique en dehors de la guerre mondiale, ce chien de fasciste en question était désormais le héros de presse tout la presse du pays, à l'exception de PM. » - (191) L'infirmière à propos d'Alvin « J'en ai déjà vu des révoltés. J'ai vu la colère de ceux qui ont perdu tous leurs membres, mais j'en ai jamais vu d'aussi révoltés que lui. - Révoltés contre quoi ? » demanda Sandy, anxieux. [...] - Contre ce qui fâche les gens, le tour que prennent les choses ». - <u>A propos d'Alvin, antagonisme avec Sandy</u> (196) « Mais comment concevoir que Sandy, qui travaillait désormais pour Lindbergh, partage la chambre de quelqu'un qui avait perdu une

dos à l'engin »

* Philip impressionné par l'apparence de son cousin « Je ne l'avais jamais vu aussi décharné, ni aussi anéanti. On ne lisait aucune peur dans ses yeux, cependant il n'y avait pas trace de larmes non plus, et ils considéraient mon père avec férocité : on aurait dit qu'en l'occurrence c'était le tuteur qui, par son geste impardonnable, avait estropié son protégé » - le père responsable de la mutilation ? (*voir reproches d'Alvin à Herman p. 426* « Je l'ai perdue pour toi, cette jambe, merde ! J'en avais quelque chose à foutre, moi, de Lindbergh ? Mais tu m'envoies me battre contre lui, putain, et moi, comme un petit con, j'y vais »)

* Dans le bus qui les ramène à la maison, angoisse du narrateur « Son moignon, qu'est-ce que ça veut dire, qu'il est ouvert ? Il va falloir que je regarde ? Il va falloir que je le touche, un jour ? On va le lui réparer ? »

- reprenant son jeu qui consiste à suivre un passager non juif, il réalise tout à coup que sa mère a le type juif « Ses cheveux, son nez, ses yeux – ma mère avait un type juif incontestable. Mais alors, moi aussi, sans doute, qui lui ressemblait tellement. Je le découvrais. » *Découverte de son apparence physique, de son « type juif »*, évoquée sans le réaliser vraiment avec le portrait de la tante Evelyn (132)

* La puanteur d'Alvin provient de ses dents gâtées, que **le docteur Lieberfarb** va soigner gratuitement (197). *Nette partition entre les collaborateurs au régime de Lindbergh, les républicains, intéressés par l'argent et les autres, démocrates, désintéressés et altruistes.*

* Cauchemar d'Alvin. Philip, auparavant, évite de regarder le moignon « je n'avais pas encore été obligé de voir le moignon, et je pouvais faire comme s'il n'existait pas. » (199) ; il va le regarder, le comparant à « une petite bête » « **Malgré ma peur de voir** la suite, je m'assis sur mon lit à regarder » (201) ; Alvin lui apprend à bander correctement le moignon.

* La maison est vide, et Philip tente de se confronter à ses peurs : entreprend de se bander la jambe avec les bandes d'Alvin (mais une croute lui colle à la peau) / se précipite dans la cave pour vomir. - l' « épreuve » de la cave, « cette caverne humide »

* **Mr Wishnow**, double du père, comme lui agent d'assurance,

jambe en partant en guerre contre les amis nazis de ce dernier ? »

- (197) « je réussissais à cacher que je détestais Alvin avec son membre en moins, son odeur fétide, son fauteuil roulant, ses béquilles et sa façon de ne pas nous regarder quand il nous parlait ».

- Acte militant du docteur Lieberfarb (197) « entreprit tous ces soins gratuitement, parce qu'Alvin s'était engagé pour combattre les fascistes, et parce que, contrairement aux « Juifs riches », qui, au grand étonnement de mon père, se croyaient en sécurité dans l'Amérique de Lindbergh, il ne se fait pour sa part aucune illusion sur les intentions à notre encontre « des nombreux Hitler » de ce monde. Dix-neuf dents en or, rien que ça, mais c'était son gage de solidarité envers mon père, ma mère, moi, et **les démocrates**, contre l'oncle Monty, la tante Evelyn, Sandy et tous les républicains qui en ce moment avaient la cote d'amour auprès de leurs concitoyens »

- Nouvelle épreuve dans l'apprentissage du héros, la cave (203) « cette caverne humide [...] la cave était un royaume fantomatique. [...] Je n'avais pas de mal à les imaginer laisser filtrer des créatures nébuleuses issues des entrailles de la terre pour envahir ma vie en volutes maléfiques. [...] Mais j'avais surtout peur de la cave à cause de ceux qui étaient déjà morts [...] leurs fantômes résidaient deux étages au-dessous de notre appartement. »

- Vol du ballon de foot, s'imaginant devant le juge (211) « Je n'avais pas choix, Votre Honneur », telle aurait été ma défense si on m'avait pris en flagrant délit ce jour-là sur Keer Avenue.

affecté par un cancer de la bouche. Son fils Seldon « en maque d'amitié », recherche la compagnie du narrateur qui le fuit ; élève intelligent, agile et doué aux échecs. * Le narrateur progresse et grandit au service d'Alvin, devenant le « soutien », le « valet de pied du héros décoré » en surmontant un certain nombre d'épreuves et de peurs : il parvient à bander correctement le moignon d'Alvin, surmontant son « dégoût » (211). Alvin reprend des forces peut ajuster sa jambe artificielle et peu à peu se déplace de plus en plus loin mais il reste vulnérable (211) / Philip vole un ballon de foot sur les injonctions d'Alvin / il imagine une nouvelle fermeture de pantalon, plus pratique pour sa jambe invalide. En retour, Alvin lui offre sa médaille canadienne – sentiments mitigés du narrateur. Alvin passe ses journées à jouer au poker ou au craps - Sandy exclu, perçoit de la part d'Alvin « une indifférence teintée d'hostilité » bien que personne ne lui ait parlé des activités des Juifs proches de Lindbergh. Devenir d'Alvin, exclu, considéré comme « un infirme ou un traître. » - la mère propose qu'il reprenne ses études, le père qu'il se rapproche d'Abe Steinheim ou de l'oncle Monty. Masturbation d'Alvin que le narrateur prend pour un geste de désespoir « j'y vis un liquide pourrissant dans le corps de l'homme, et qui lui giclait par la bouche quand le chagrin le dévorait trop. » - visite de l'oncle Monty, « notre plus riche parent », « un père tyrannique ». L'oncle lui pose une question taboue : les circonstances de sa blessure. Alvin répond, bouleversé. L'oncle l'insulte « espèce de désaxé » ; « Tu vas rester couché à vivre de ta pension d'invalidité ? Tu vas vivre du jeu, comme un tricheur professionnel ? Ou bien tu vas avoir l'obligeance de subvenir à tes besoins ? » et lui propose un travail.	« Mon cousin Alvin voulait un ballon de foot. Il a perdu sa jambe en se battant contre Hitler, et maintenant il est à la maison, il voulait un ballon de foot. Que faire ? » - <u>Ambiguïté des sentiments du narrateur</u> (213) « Je me mis comme de juste à chérir cette médaille, et à la porter régulièrement, mais en épinglant l'étroit ruban vert à mon tricot de corps pour qu'on ne puisse pas mettre en doute ma loyauté envers les Etats-Unis » - (213) « nous étions bien convaincus que rien ne pourrait atténuer l'indignation du lindbergophobe le plus intransigeant d'entre nous, celui qui avait le plus payé de sa personne. »
5- Mars - juin 1942 (224-294) Jamais encore « Jamais encore, le grand refrain de l'année 1942 » (250) <i>Ce chapitre marque un degré supplémentaire dans l' « irruption fracassante [de l'histoire] » dans la vie du narrateur :</i> * Philip se détache peu à peu d'Alvin qui prend ses distances avec la famille et passe son temps au jeu. Regret de s'être éloigné de son frère / colère du père quant aux fractures familiales : la famille se recompose peu à peu. Alvin est définitivement exclu de la	

famille / de la communauté, du quartier et renvoyé de son travail par l'intervention du FBI.

** Opposition plus virulente que jamais entre démocrates et républicains : fractures internes à la nation (dîner à la Maison-Blanche en l'honneur de Ribbentrop) / à la famille (disputes avec Alvin, Evelyn exclue de la famille, peur de la guerre, projets d'immigration au Canada)*

Fin de l'histoire d'Alvin (224-253)

* Difficultés pour Alvin à se mouvoir sans béquilles :

- confidences d'homme à homme « c'était la première fois qu'un homme me faisait des confidences, en prononçant des mots défendus et en débitant si librement et si ouvertement ces plaisanteries scatologiques » - chute douloureuse qui l'amène à évoquer la douleur d'un doigt coincé dans la portière de la voiture, le jour de la mort de son père. Découvre les dessins de Sandy

* Récolte d'autres indices sur les activités de Sandy et découvre que les voisins sont « plus disposés à croire les assurances optimistes du rabbin Bengelsdorf que les noires prophéties de Walter Winchell » (228)

* **Il fuit le foyer** - sentiment d'abandon du narrateur « Sept semaines après qu'il eut élu domicile dans le lit à côté du mien, j'avais cessé de lui être indispensable. Moi qui m'étais vu ravir mon frère aîné. (229)

Obnubilé par sa souffrance, il semble se désintéresser du contexte politique, contrairement au père qui suit et commente les percées allemandes et japonaises durant les premiers mois de 1942 en lisant le Newark News.

- joue en compagnie « des rebuts du lycée » dont **Shushy Margulis** dit « le Roi du Flipper », un truand.

* Géographie du quartier : l'orphelinat catholique sur Lyons Avenue, sur le domaine de l'église paroissiale Saint Peter, le couvent - méfiance et ragots hostiles envers la communauté catholique (insultes 239).

* Le narrateur fréquente les « louches assemblées » avec hostilité - sentiment de dégradation et de trahison avec la famille. De retour dans son quartier, se sent à l'abri de toute agression (Alvin et son acolyte associé aux catholiques) - - (240) « là, j'étais à l'abri d'Alvin, de Shushy, des chevaux, des orphelins, des prêtres, des nonnes et du fouet de l'église paroissiale. »

* Abordé par un agent du FBI qui l'interroge sur Alvin (240)

De retour chez lui, trouve des voitures de police : **Mr Wishnow**

- Désintérêt d'Alvin pour la chose politique « [Alvin] ne s'intéressait même plus à la lutte contre le fascisme, que, deux ans plus tôt, personne n'avait pu le dissuader de rallier. » (230)
- (231) « Selon mon père, le militarisme antidémocratique et brutal se préparait à triompher un peu partout dans le monde ; le massacre de toute la judéité russe, dont certains parents éloignés de ma mère, pouvait survenir d'un instant à l'autre, et Alvin s'en fichait pas mal. Il ne se laissait plus accabler par aucune autre souffrance que la sienne. »

- Les liens entre la famille et Alvin se distendent : (237) « A le voir à présent dans les griffes de ses inférieurs, à me rappeler ce que ma famille avait supporté pour qu'il ne prenne pas exemple sur Shushy, toutes ces obscénités apprises en partageant ma chambre avec qui me revinrent comme un flot immonde. Je l'insultai au nom de mon père, de ma mère, et encore plus de mon frère ostracisé. Était-ce pour en arriver là que nous avions accepté son hostilité coupable à l'égard de Sandy ? »

- (248) « Eh bien moi, j'en ai archimarre de sa jambe, dit mon père. Il est parti à la guerre. Qui lui a dit d'y aller ? Pas moi. Ni toi. Ni Abe Steinheim. IL voulait l'envoyer à la fac, Abe Steinheim. Il est parti à la guerre de son propre chef, et il a de la chance de ne pas y avoir laissé sa peau [...] ça suffit, Bess, je n'en veux plus de ce garçon. Voilà que le FBI interroge mes enfants, maintenant ? C'est déjà malheureux qu'ils nous harcèlent, toi et moi, et dans mon bureau encore, et devant mon patron ! Non, il faut en finir, et en finir tout de suite. Nous sommes un foyer, nous sommes une famille. Puisqu'il mange en ville avec Shushy, il n'a qu'à vivre avec lui. »

- Sentiment de culpabilité face à l'agent du FBI (243) « sans doute me figurais-je déjà que j'étais un petit délinquant du seul fait d'être juif. »

Angoisses du narrateur

- (245) « je compris aussitôt, Mr Wishnow allait désormais entrer

s'est suicidé. Après un premier moment de soulagement, angoisse. D'autant qu'il pense qu'il s'agit de son père « Mais oui, bien sûr, c'était mon père à moi qui s'était suicidé. Il ne supportait plus Lindbergh, ni ce qu'il laissait les nazis faire aux Juifs russes et ce qu'il venait de faire à notre famille ici même, alors il s'était pendu. » (245) – angoisse qui le renvoie à la mort du père d'Alvin. Rassuré par la mère « Il ne faut pas avoir peur. » (246) * Alvin ne rentre pas, la famille interrogée par l'agent du FBI. Colère du père – <i>renversement amorcé avec les sentiments du narrateur : retour à la famille, exclusion de l'intrus Alvin.</i> → <i>Bouleversement du jeune Philip. Perte de repères</i> (la mort de Mr. Wishnow / Alvin exclu de la cellule familiale / l'interrogatoire par l'agent du FBI) : malade, s'imagine perdant sa jambe et se vidant de son sang. * L'oncle Monty s'en prend violemment à Alvin, « vociférations » qui laissent Alvin abattu, sanglotant de remords. Il accepte de cesser les jeux d'argent et accepte de travailler pour lui. Mais au bout d'une semaine, le FBI s'insinue sur son lieu de travail. Il perd son emploi et gagne Philadelphie pour travailler pour l'oncle de Shushy.	dans le cercle des fantômes qui peuplaient déjà la cave, et puisque la nouvelle de sa mort m'avait soulagé, il s'acharnerait à me hanter jusqu'à la fin de mes jours. » - (250) « Je ne savais pas. Je ne savais plus quelle était la loi, ni ce qui pourrait être légal ou illégal. Apparemment je ne savais même plus qui était mon propre père, qui venait de perdre sa mère, était encore vivant [...]. Je ne savais plus pourquoi Alvin était un mauvais garçon, au lieu d'en être un bon. [...] Jamais encore je n'avais été obligé de grandir à ce rythme. » - (252) « le même agent [...] insinua aux autres travailleurs qu'Alvin était un traître revendiqué, qui tramait avec d'autres mécontents anti-américains d'assassiner le président Lindbergh. Ces accusations étaient ridicules, et pourtant Alvin [...] fut mis à la porte sur-le-champ. »
« Au printemps 1942 » - <u>Dîner officiel donné par Lindbergh à la Maison-Blanche en l'honneur de Ribbentrop (253-261)</u>, ministre allemand des Affaires étrangères. « Premier leader nazi invité en Amérique ». Tollé dans le camp démocrate, Roosevelt lui-même intervient, attaqué par le vice-président Wheeler, un ancien démocrate, qui lui reproche son attitude belliciste. Soutien du Bund germano-américain, groupe nazis interdit sous le mandat démocrate : rassemblement de soutien à Lindbergh par le Bund à Madison Square. Le Bund a remplacé ses slogans de soutien à Hitler par des slogans contre le communiste juif. - Walter Winchell appelle les bundistes « bandits » et ce dîner « la bourde du siècle », soutenu par une autre journaliste, Sinclair Lewis. - Meeting démocrate organisé à Madison Square Garden. Discours de FDR. - riposte de Lindbergh : il endosse son costume d'Aigle Solitaire et survole tout le pays pour rencontrer les Américains, accueilli par la presse et des américains toujours séduits par « leur jeune président dans son célèbre blouson d'aviateur et son casque de	- <u>Evocation du Bund, organisation américaine nazie, qui joue le jeu de la démocratie mais reste antisémite</u> (256) « La profonde fraternité fasciste qui cimentait le Bund était désormais occultée par des déclarations patriotiques tonitruantes sur le péril d'une révolution communiste mondiale. Organisation anticommuniste plutôt que pronazie, le Bund n'avait rien perdu de son antisémitisme ; ses tracts mettaient sur le même plan bolchevisme et judaïsme et ressassaient l'équation Juifs = partisans de la guerre. [...] l'organisation affirmait « vouloir combattre la folie de la main de Moscou, la menace d'un monde rouge, et ses porteurs de bacille juifs » ; elle voulait « des Etats-Unis libres, dirigés par des non-Juifs » » - <u>Discours de Roosevelt</u> (259) où l'on trouve mention du complot « La seule chose dont il nous faille avoir peur [...], c'est que Lindbergh cède obséquieusement à ses amis nazis, et qu'il courtise sans vergogne, lui le président de la plus grande démocratie du monde, un despote coupable de crimes et d'actes de barbarie, un tyran cruel et sanguinaire, unique en son genre dans les annales de la malfaisance humaine. [...] Aujourd'hui,

cuir. »	toute la terre des hommes se divise entre servitude humaine et liberté. Nous... choisissons... la liberté ! [...] S'il existe un complot ourdi ici même par les forces antidémocratiques qui rêvent d'une Amérique sur le modèle fasciste à la Quisling [...] un complot pour réprimer le grand élan de liberté garantie par la Charte des Droits, ce document fondateur, un complot pour mettre la démocratie américaine sous une règle despotique comme celle qui asservit les peuples conquis d'Europe. » - <u>Le pouvoir de l'image de Lindbergh danger pour la démocratie</u> (261) « Fidèle à sa manière sympathique, avare de paroles, sans emphase, Lindbergh disait aux foules des aéroports et aux auditeurs de la radio qui il était et ce qu'il avait fait ; et quand le moment était venu de reprendre son avion vers une nouvelle escale, s'il avait annoncé qu'à la suite du dîner de von Ribbentrop à la Maison-Blanche la Première Dame avait invité Hitler et sa compagne à fêter le week-end du 4 Juillet dans la chambre de Lincoln, il aurait encore été acclamé par ses compatriotes comme le sauveur de la démocratie. »
* Les séances de cinéma d'actualité (261-264) : Shepsie Tirschwell, ami d'enfance du père, monteur projectionniste a ouvert en 1935 le seul cinéma à ne diffuser que des actualités. Il « nous emmenait Sandy et moi compléter notre éducation au Newsreel ». Ils assistent ainsi à la retransmission du meeting du Bund, et du meeting démocrate la semaine suivante. * Sandy « grand beau garçon mince, à la mise soignée et aux cheveux bien peignés, qui assis ou debout, se tenait droit comme un cadet de West Point. » possède « un air d'autorité » qu' « on rencontre rarement chez quelqu'un d'aussi jeune », inspire le respect auprès des adultes comme des jeunes. Admiration du narrateur mais doute instillé par Alvin qui insulte son frère et dénonce son « opportunisme » ; Philip le défend « Il le fait pour nous protéger, pour qu'on n'ait pas d'ennuis », sans vraiment croire ce qu'il dit.	- <u>Media et éducation à la démocratie</u> « chaque fois que mon père nous conduisait à la cabine, après la séance, il nous donnait les mêmes leçons d'éducation civique. En démocratie, le devoir majeur du citoyen est de se tenir au courant de l'actualité, et on n'est jamais trop jeune pour se tenir informé des nouvelles du moment » (263) - <u>Retransmission du discours de FDR : la guerre des idées</u> « une moitié du public se mit à siffler et à huer, tandis que l'autre, dont mon père, applaudissait à tout rompre, et je me demandais si une guerre n'allait pas éclater ici même sur Broad Street, en plein jour, et si, lorsque nous quitterions cette salle obscure, nous allions trouver le centre-ville réduit à des décombres, des ruines fumantes et des incendies épars » (264) - <u>Sentiments mitigés du narrateur envers son frère aîné</u> « Moi, je l'avais toujours trouvé puissant, du fait qu'il était mon aîné, et à présent il me semblait plus puissant que jamais. Je l'admirais volontiers, même si je m'étais détourné de lui depuis qu'Alvin m'avait fait observer son opportunisme – et d'ailleurs cet opportunisme, si Alvin ne se trompait pas dans son choix de terme, s'il s'agissait bien de cela, pouvait passer pour un atout de plus, indice d'une maturité posée et lucide, qui épousait

	sciemment les voies du monde » - <u>Opinions tranchées de Sandy : insultes</u> « C'est un rien du tout, son frère. C'est un moins que rien. [...] Sandy est un enfoiré d'opportuniste. Et ta salope de tante, aux nichons comme des obus, aussi. Et le grand rabbin itou. Tate Besse et oncle Herman, c'est des gens honnêtes. Mais Sandy... aller se vendre à ces salopards comme ça, à son âge, avec son talent... C'est vraiment un parfait abruti, ton frère. »
* <u>« Et puis l'histoire fit une nouvelle irruption fracassante dans notre vie »</u> : une invitation adressée par le président au rabbin et à la tante Evelyn au dîner en l'honneur de von Ribbendorf (268-273) - Evelyn a obtenu une invitation pour Sandy, « ma tante s'était donné pour mission de libérer un neveu exceptionnel de sa vie étriquée chez un beau-frère ignare et obscur pour qu'il joue un rôle capital dans le monde, comme elle. » (269) Refus du père « ta tante est cinglée ». Affrontement 2(270-, insultes cuisantes « ma tante traita mon père de trouillard, de provincial, d'inculte et de borné, à quoi il rétorqua en lui distant qu'elle n'était qu'une parvenue écervelée et crédule ». - Herman met la tante à la porte, accompagnée de la mère qui ne revient pas (273). Nouvelle angoisse d'abandon (référence à Earl Axman) – Philip s'imagine que son père va épouser Mrs Wishnow : angoisse de devoir habiter avec Shelton qui le dérange avec « son besoin permanent de réconfort. » - discussions entre Sandy et sa mère / son père qui lui interdit de se rendre à l'invitation « Tu n'es qu'un dictateur, lui lança Sandy, un dictateur pire qu'Hitler », refusant d'obéir « J'irai à l Maison-Blanche avec tante Evelyn, que ça vous plaise ou pas, à vous, les Juifs du ghetto. ». Gifles de la mère « comme si cette matinée n'était pas si abominable. [...] Elle ne sait plus ce qu'elle fait, pensai-je, c'est devenu une autre femme, <i>ils sont tous méconnaissables</i>. ». Le narrateur traumatisé par cette violence. * Le père apprend que son ami Shepsie Tirschwell se prépare à partir pour le Canada avec sa famille (281) : le film des actualités l'a persuadé qu'en Amérique pourrait s'établir « le Nouvel Ordre fasciste, dictature totalitaire sur le modèle hitlérien » et qu'alors « on lancerait une attaque massive contre les quatre millions et demi de Juifs d'Amérique. » (283)	- <u>Motivations d'Evelyn</u> « elle n'était pas mue par une conviction idéologique, comme on avait lieu de le croire du temps qu'elle était syndicaliste, ni même par une vulgaire ambition politique [...] elle nageait dans le bonheur parce que le rabbin Bengelsdorf l'avait arrachée à sa vie d'institutrice suppléante et à sa mansarde de Dewey Street pour la transporter miraculeusement à la cour de Cendrillon. » - <u>Colère du père</u> (270) « En Allemagne, Hitler a au moins la décence d'interdire le parti nazi aux Juifs. Entre ça, les brassards et les camps de concentration, on comprend au moins que les sales Juifs ne sont pas les bienvenus. Mais ici, les nazis prétendent ouvrir leur porte aux Juifs ! Et pourquoi ? Pour les endormir. Pour les endormir avec ce rêve grotesque qu'en Amérique tout baigne dans l'huile. Mais alors là, alors là ! cria-t-il, les inviter à serrer la main sanglante d'un criminel nazi ! Incroyable ! Leurs mensonges et leurs manigances sont sans répit. Ils trouvent le meilleur garçon du monde, le plus doué, le plus travailleur, le plus intelligent, le plus adulte... Non ! Ils se sont assez moqués de nous en le manipulant comme il le font. Il n'ira nulle part ! Ils m'ont déjà volé mon pays, ils ne vont pas me voler mon fils ! » - <u>Peur de l'abandon de Sandy</u> « Pas la peine de le kidnapper, lui, il s'était kidnappé tout seul, livré aux chrétiens, pour ne plus rien avoir à faire avec les Juifs. Pas la peine de le kidnapper, Lindbergh l'avait déjà ravi, avec tous les autres. » (285) - <u>Tensions familiales conséquence des tensions nationales selon le père</u> « les dissensions que nous vivions étaient précisément celles que les antisémites de Lindbergh espéraient déclencher entre les parents juifs et leurs enfants. (285)

- isolement de Sandy qui ne parle plus à ses parents : pour le narrateur, fantasme de l'abandon (qui le renvoie à l'enlèvement du fils Lindbergh 285) – peur qu'il ne parte chez tante Evelyn les Mawhinney. Dissensions familiales souhaitées par les antisémites et le programme Des Gens parmi d'Autres selon le père. Il apprend à Bess la décision des Tirschwell mais « N'en parlons plus. Le petit est dans la cuisine. Il a assez peur comme ça. » (286) * Philip va voir en cachette les actualités pour voir tante Evelyn à la Maison-Blanche « avec le frisson de la délinquance. » Il se présente au guichet comme orphelin de Lyons Avenue avec une autorisation écrite de sœur Mary Catherine. Actualités : Images de guerre « partout le même enfer, le mal absolu et son cortège d'horreurs [...] Image sur image de misère sans fin. » En contraste, la réception à la Maison-Blanche. Il est démasqué, le père vient le chercher et le frappe pour la première fois.	- <u>Confiance du père dans les institutions démocratiques du pays</u> (294) « nous on bouge pas. Il y a encore une Cour suprême dans ce pays, et grâce à Franklin Roosevelt, elle est libérale, et elle est là pour veiller sur nos droits. Il y a le juge Douglas, il y a le juge Frankfurter, il y a le juge Murphy et le juge Black, et ils sont là pour faire appliquer les lois. Il y a des types bien dans ce pays. [...] En novembre, il y aura des élections au Congrès. On a encore des urnes, les gens votent sans qu'on ait besoin de leur dire ce qu'ils ont à faire. » - (294) « ces non-Juifs qui rentrent chez eux d'un bon pas pour passer un week-end de printemps inconscient dans l'Amérique en paix de Lindbergh, forteresse autonome, séparée des zones de guerre par toute la largeur des océans, cette Amérique où personne n'est en danger sauf nous. »
6- Mai - Juin 1942 Chez eux (295-340) Non, dit ma mère tristement. [...] Nous sommes chez Lindbergh, chez les goyim, nous sommes chez eux. » (326) <i>Le chapitre est dominé par la thématique de la migration, du déplacement, de la fuite. La loi de peuplement invite la famille à déménager / la mère souhaiterait, comme la famille Tirschwell, émigrer au Canada. Dans les deux cas, le père refuse de fuir. C'est finalement Philip qui, pur conjurer sa peur, décide de fuguer.</i>	
<u>Le 22 mai 1942 - Dans le cadre de la loi de peuplement Homestead 42, la famille est invitée à se « relocaliser »</u> (295) : il est transféré de son agence de Newark à Danville dans le Kentucky. Le père tente de minimiser l'affaire ; la mère est révoltée ; Sandy est enchanté ; le narrateur ne comprend que cette mutation est liée au bannissement de tante Evelyn. Bouleversement de l'enfant qui vit cette annonce comme une défaite du père – sentiment d'abandon (302) * Le lendemain, Philip part pour une « mission secrète » (302-314) : se rend à l'immeuble du Bureau Fédéral sur Washington Street pour rencontrer la tante Evelyn, ravie de sa visite. Elle lui raconte la réception à la Maison-Blanche, enchantée ; lui montre ses bijoux. Philip troublé par le contact physique avec sa tante « un moment de frénésie aveugle » (310) : éveil des sens déjà évoqué face aux religieuses (303). Il évoque la	- <u>Angoisse du narrateur devant l'impuissance du père</u> (301) « [...] incapable de supporter plus longtemps me spectacle d'un père sans défense et d'une mère dans l'angoisse [...]. Alvin vivait du racket à Philadelphie, Sandy vivait en exil sous notre toit ; l'autorité protectrice de mon père venait d'être radicalement compromise, sinon anéantie. [...] Aujourd'hui, il n'avait plus le courage de contester un déracinement potentiellement aussi périlleux car il était arrivé à la conclusion que la lutte était vaine, et qu'il n'avait plus prise sur notre destin. Chose assez scandaleuse, mon père avait été réduit à l'impuissance parce que sa société venait de faire bien docilement allégeance à l'Etat. Il ne restait plus personne pour nous protéger, à part moi. » - <u>Regard lucide et sévère de Philip sur sa tante</u> (307) « Elle n'avait rien perdu de l'enthousiasme qui lui gagnait les cœurs, même si, avec la confusion qui régnait chez nous, le revers

mutation de son père et demande à sa tante de faire également la famille de Seldon. Le narrateur réalise soudain les compromissions de sa tante qui lui présente la migration comme un moyen de surmonter la peur. Elle lui offre un chocolat sur lequel est gravé le sceau présidentiel. Mrs Wishnow reçoit une lettre de la Metropolitan l'informant de sa mutation dans le Ketucky.	diabolique de cet enthousiasme ne pouvait pas m'échapper. Jamais de ma vie je n'avais aussi sévèrement jugé un adulte [...]. Et je n'avais jamais aussi bien compris à quel point la vanité éhontée des imbéciles peut faire le malheur d'autrui. » (312) Avec ses traits saillants et son lourd maquillage, sa jolie frimousse me parut soudain absurde : elle portait écrite la rapacité pathologique dans laquelle, selon ma mère, son émotive cadette avait sombré. [...] elle, vautreée dans les innombrables compromissions banales et mesquines de ceux qui jouent des coudes pour obtenir le plus petit avancement. » - <u>Evelyn ne connaît pas la peur</u> : (312) « un garçon comme toi à tout à gagner en ne restant pas un petit Juif prisonnier du ghetto parce que ses parents lui ont fait peur pour qu'il en sorte. [...] Et si j'avais eu peur d'aller à la Maison-Blanche [...] Si j'avais eu peur de raconter le ministre des Affaires étrangères [...] Tu ne peux pas passer ta vie à avoir peur de tout ce que tu ne connais pas, comme tes parents. »
* Un dimanche après-midi fin mai, cellule de crise pour les agents d'assurance juifs mutés par la Metropolitan (315-328) : Mrs Wishnow, les Tirschwell, Monroe Silverman ; le père refuse d'inviter le rabbin du quartier Hyman Resnick : ces juifs rassemblés sont éloignés de la religion. Une communauté solidaire. - Omniprésence de Seldon qui devient « une épreuve insupportable » (319) et qui précipite « l'heure de la révolte ». Philip lui subtilise peu à peu des affaires. - à neuf heures, voix contestataire de « notre Walter Winchell ». Refus réitéré du père d'émigrer malgré la peur de la mère. Mépris de Sandy qui traite ses parents de « Juifs du ghetto apeurés, paranoïaques » (327).	- <u>Juifs et américains</u> (317) : « Leur judéité ne leur venait pas du rabbinat, ni de la synagogue ni de leurs rares pratiques religieuses formelles [...] <i>Leur judéité était tissée dans leur fibre, comme leur américanité</i>. Elle était ce qu'elle était, ils l'avaient dans sang. » - <u>Une paix fragile</u> (324) « Pour l'instant, nos vies étaient intactes, nos foyers en ordre, et le confort des rituels ordinaires aurait presque suffi à préserver cette illusion qu'ont les enfants en temps de paix, illusion d'un présent éternel, sans prédateur. » - <u>Impuissance du père à rassurer la mère qui voudrait émigrer au Canada</u> (326) « les mots choquants, l'immédiateté cauchemardesque de cette réalité impitoyable forcèrent mon père à se voir avec une clarté mortifiante : un homme dévoué aux seins, doté d'une énergie de titan, dans la force de l'âge, et pourtant pas plus capable de protéger sa famille que Mr Wishnow pendu mort dans le placard. »
Réaction de Philip : la fugue (328-340) * Dans son lit, il souhaite « sombrer dans l'oubli du sommeil et me réveiller ailleurs le lendemain » (328). Chronique virulente de Winchell qui dénonce le Homestead 42 comme le première phase de persécution des Juifs. Dispute entre Sandy et ses parents. * Décide de fuir « mes mobiles m'étaient parfaitement connus ».	- <u>Fugue de Philip</u> (334) « Je n'étais pas mû par autre chose que le désir de résister au désastre que notre famille et nos amis ne pouvaient plus éviter et qui leur serait peut-être fatal. »

Part avec sa collection de timbres et les vêtements de Seldon. Mais se réveille le lendemain hospitalisé « avec une affreuse migraine »., cause d'un coup de pied de cheval, sans se souvenir de son équipée. Il a été sauvé par Seldon qui l'a suivi jusqu'à l'orphelinat, mais a perdu ses timbres.	
7- Juin - octobre 1942 (341-411) Les émeutes Winchell <i>Les violences progressent dans le pays et sont essentiellement focalisées sur le personnage de Winchell : il est renvoyé de son poste à la radio, dans les journaux / il annonce sa candidature à l'investiture démocrate, ce qui entraîne des violences (pogroms) / il est finalement assassiné à Détroit.</i> <i>La famille semble à nouveau se stabiliser, se « réenraciner » suite au refus du père de prendre le poste dans le Kentucky : résistance au pouvoir en place. En revanche, la tante Evelyn, qui se marie au rabbin Bengelsdorf, pratique ouvertement une politique de collaboration avec le gouvernement, comme les oncles et certains Juifs opulents.</i>	
Conséquences de la fuite : <u>nouveaux bouleversement familiaux</u> (341-345) * Le père a décidé de quitter son emploi pour éviter la migration : travaille au marché de Miller Street de nuit (changement de standing, mène une vie décalée par rapport à la famille, se met à boire son whisky tous les matins) - Sandy n'est plus en révolte contre ses parents - la mère redevient femme au foyer. La famille est « réenracinée » sur Summi Avenue « son camp retranché », sans plus craindre l'exil	- <u>Réactions du narrateur devant ces bouleversements</u> (342) « Moi, j'étais doublement sidéré : par mon père d'abord, dont le standing professionnel était en chute libre [...], mais aussi par mon frère, et sa métamorphose personnelle [...] Sandy n'était plus en révolte [...] le choc des circonstances avait pour le moment ramené mon frère au bercail. Et puis ma mère était redevenue femme au foyer. [...] Un père nouvelle formule, un frère qui m'étais rendu, une mère retrouvée, dix-huit points de suture noirs agrafés à ma tête, le tout comme par un coup de baguette magique. Une famille tout à la fois déclassée et réenracinée du jour au lendemain. »
« Nouvelle choc » : Winchell chassé des ondes (345-352) pour avoir calomnié le président par la lotion Jergens, soutenu par le <i>New York Times</i> (dont les propriétaires fondateurs étaient juifs) et du rabbin Bengelsdorf - répond dans une chronique du <i>Daily Mirror</i> mais le ton de son article lui vaut une nouvelle fois d'être démis de ses fonctions. - Trois jours plus tard, Winchell s'assure que FDR ne quitte pas sa retraite politique, puis annonce sa candidature à la prochaine élection présidentielle. Les leaders républicains ne le prennent pas au sérieux ; les Juifs du quartier se « leurrent » en s'imaginant qu'il peut gagner les élections.	<u>Réflexion sur le pouvoir et les limites des medias : chronique du NYT reproche à Winchell ses excès</u> (346) « Le journalisme pratiqué par tous les Winchell du pays est une insulte tant à nos citoyens éclairés qu'à la déontologie d'un métier qui exige rigueur, objectivité et sens des responsabilités, valeurs pour lesquelles Mr Winchell, ses cyniques comparses des tabloïds et leurs éditeurs cupides ont toujours affiché le plus grand mépris. « - Winchell en appelle à la liberté d'expression dans une chronique du <i>Daily Mirror</i>, concurrent du NYT, tout en dénonçant la complicité des Juifs puissants. « Les fascistes de Lindbergh viennent de s'en prendre ouvertement, en bons nazis qu'ils sont, à la liberté d'expression. [...] Aujourd'hui, votre serviteur, demain tout journaliste qui osera dire la vérité sur le complot fasciste pour anéantir la démocratie américaine. Les Aryens d'honneur comme le rabbin rageur Lionel Bonimenteur et les snobinards-trouillards de Park Avenue, propriétaires du NYT, n'osent pas les

	premiers Quisling juifs ultra-civilisés à s'aplatir devant leur maître antisémite parce qu'ils sont bien trop raffinés pour se bagarrer comme Winchell. » <u>Limitations du droit d'expression : la démocratie en danger</u> - <u>Courage et notoriété de Winchell</u> (350) « le chroniqueur mondain devint aussitôt l'homme à abattre, le seul démocrate dont le monde connaissait le nom, le seul qui ait assez d'audace pour s'acharner sur un président sortant aussi adulé que Lindy. »
Mariage du rabbin Bengelsdorf avec tante Evelyn (352-372) Réception dans l'hôtel le plus luxueux de Newark qui rassemble des notables, Juifs comme chrétiens - les puissants issus de l'administration, des milieux d'affaire. Un long télégramme de La Première Dame est lu puis publié dans le <i>Sunday Call</i>. <u>Conséquence</u> : retour de l'agent du FBI (359) qui pose des questions sur Herman. L'oncle Monty le soudoie (« De la monnaie, qï guérit tous les maux » 362) et demande à Herman de rembourser le montant de l'enveloppe. <u>Constance et résistance du père</u> qui continue de travailler tout l'été. Sandy avec « son assurance de beau gosse », s'adonne à « la folie des filles » (364). Tous les amis des parents employés à la Metropolitan quittent Newark. Résistance admirable du père qui seul a décidé de rester. Départ de Seldon, difficile pour Philip qui est le seul à pleurer (368). Souvenir de la gentillesse de Mrs Winshnow alors qu'il s'était enfermé par mégarde dans la salle de bains. Nostalgie du sentiment de sécurité.	- <i>Avec l'exil forcé d'une partie de la communauté, sentiment de précarité</i> (366) « notre vulnérabilité me sautait aux yeux, et je sentais que la destruction de notre monde était engagée ». - <i>Pourtant, force de résistance et honnêteté morale du père</i> (366) « en butte à des forces supérieures qu'il jugeait corrompues il était dans sa nature de ne pas céder ; en l'occurrence de ne pas fuir au Canada [...] ou de ne pas s'incliner devant une mesure gouvernementale d'une injustice flagrante selon lui. Il y avait deux types d'hommes forts : les oncles Monty et Abe Steinheim, prêts à tout pour gagner de l'argent, et ceux qui, comme mon père, obéissaient sans états d'âme à l'idée qu'ils se faisaient de l'équité. »
Le mardi suivant la fête du Travail, début de la campagne des législatives. Winchell harangue la foule debout sur une caisse à savon au carrefour de Broadway, puis dans tous les coins de Manhattan, puis « dans chacune des quatre circonscriptions de la ville ; la semaine suivante, il prit la route du Nord et du Connecticut » (376). Il parcourt ensuite les villes du Massachusetts, puis Boston où il se fait agresser, déclenchant une émeute. Il est traqué par « des agitateurs antisémites ». - Explosion de violence à Détroit « où se situait le QG du père Coughlin, dit le Curé de la Radio, avec son Front chrétien judéophobe, et celui du révérend Gerald L.K. Smith, pasteur-tribun connu comme le « doyen des antisémites qui prêchait que « la morale chrétienne est le socle même de l'américanité	- <u>Harangue de Winchell qui clame son amour de la démocratie</u> (374) « Ils pourront même vous faire taire, vous aussi, j'espère bien que vous vous en rendez compte à présent. Mais ce que nos hitlériens du cru ne pourront pas nous enlever, ni à vous ni à moi, c'est notre amour de l'Amérique. Notre amour de la démocratie, à vous et à moi. Mon amour de la liberté et le vôtre. Ce qu'ils ne pourront pas nous enlever [...] c'est le pouvoir des urnes ». - <u>Pogrom à Détroit</u> (383) « « L'histoire américaine enregistrerait le premier pogrom d'envergure, incontestablement calqué sur les « manifestations spontanées » contre les Juifs allemands connues sous le nom de Kristallnacht, nuit de cristal, dont les atrocités programmées avaient été perpétrées par les nazis quatre ans auparavant, et justifiées à l'époque par le père Coughlin comme une réaction des Allemands contre le communisme inspiré par les

véritable ». Pogrom dans les quartiers juifs : boutiques pillées, bombes incendiaires dans les écoles juives, attaques contre les lieux de culte, sans que les instances politiques ne réagissent. Les attaques se poursuivent dans les villes que Winchell visite. <u>Débat à Newark</u> : Winchell est-il courageux ou fou ? défend-il les Juifs ou contribue-t-il à leur persécution ? Des Juifs de premier plan fondent le Comité de citoyens juifs inquiets, association de défense de la communauté juive, Comité dont le rabbin Bengelsdorf se tient à distance, comme les Juifs riches qui constituent une « clique influente. ». Le comité recrute des « vauriens juifs sortis du lycée sans diplômes » : « Ils étaient là, les rares écervelés qu'on nous avait appris à plaindre et à redouter, les gros bras arrogants et patibulaires [...] Ils représentaient la brutalité odieuse que nos parents croyaient avoir laissée derrière eux avec la misère de leur enfance. »	Juifs. [...] » - <u>Les Juifs influents dénoncent le délire paranoïaque de leur communauté</u> (387) « Pour ces Juifs favorisés, il n'y avait rien de louche dans les programmes mis au point par le bureau du rabbin Bengelsdorf pour aider leur coreligionnaires plus pauvres et moins cultivés à vivre en harmonie avec les chrétiens de leur pays. Ils déploraient particulièrement que les Juifs dans notre genre continuent de se terroriser entre eux dans des villes comme Newark, et cultivent une xénophobie née de pressions historiques aujourd'hui révolues. Leur prééminence financière et professionnelle les portait à croire que si ceux qui ne jouissaient pas de leur prestige étaient tenus à l'écart, leur propre tendance à rester entre eux les condamnaient davantage qu'une quelconque mise à l'index pratiquée par la majorité chrétienne, et que des quartiers comme le nôtre étaient moins le résultat de la discrimination que son ferment même. ».
Le 5 octobre 1942 - <u>Assassinat de Winchell</u> (391), abattu de trois balles dans la nuque à Louisville dans le Kentucky, à quelques mètres du palais de justice Jefferson. « le meurtre d'un simple candidat à la présidentielle était un événement sans précédent en Amérique », 26 ans avant celui de Robert Kennedy. Les familles juives se barricadent. Bess tente en vain de joindre Mrs Wishnow. Analepse « Quelques jours plus tôt à peine, le 1^{er} octobre » : deux appartements libérés par les familles déplacées sont occupés par décret par des familles italiennes. Au-dessus de chez la famille du narrateur s'installe la famille Cucuzza, le père veilleur de nuit, hostile à Mussolini. Présentation de la famille. Peu après l'assassinat de Winchell, Mr Cucuzza et son fils Joey pour offrir à la famille un gâteau et un revolver. Refus du père. Annonce des obsèques de Winchell au cours desquelles Roosevelt doit prendre la parole ça y est ! s'écrit mon père. Il est de retour. FDR est de retour. [...] C'est le commencement de la fin du fascisme en Amérique. »	- <u>Arrivée des familles italiennes en vertu de dispositions du Projet bon voisinage</u> (403) « censé introduire un nombre croissant de résidents non juifs dans des quartiers où les Juifs étaient majoritaires, afin d'« enrichir l'américanité » de toutes les parties en présence ». - <u>A Mr Cucuzza qui lui propose un revolver pour se défendre, Herman oppose sa foi dans les institutions démocratiques des Etats Unis</u> (408) « Cucuzza, je suis né dans la ville de Newark en 1901. Tout ma vie j'ai payé mon loyer à temps, j'ai payé mes impôts à temps, j'ai payé mes factures à temps. Je n'ai jamais volé ne serait-ce que dix cents à un employeur, je n'ai jamais tenté de voler le gouvernement. Je crois en mon pays. J'aime mon pays. [...] Vous savez ce qui me plaît, à moi, Cucuzza ? Les élections. J'adore voter. Depuis que j'ai l'âge, je n'ai jamais raté un seul scrutin. »
8- Octobre 1942 Mauvais jours. <i>Un chapitre construit en trois parties :</i>	

- 1- *L'escalade de violence se manifeste par le fait qu'elle se rapproche de la famille : violente bagarre entre Herman et Alvin, alors qu'éclatent dans le quartier des coups de feu : le père qui avait jusque-là résisté, décide d'émigrer au Canada, ce que le narrateur ressent comme une manifestation de faiblesse et d'impuissance, une forme de capitulation devant la violence environnante.*
- 2- *Reproduction d'extraits des archives du Newsreel du mardi 6 au vendredi 16 octobre : disparition de Lindbergh, coup d'état jusqu'au rétablissement des institutions démocratiques - réélection de Roosevelt, entrée en guerre de l'Amérique.*
- 3- *Prolepse : le récit anticipe la fin du conflit tout en maintenant ouvertes toutes les interprétations sur le devenir de Lindbergh. Fin de l'uchronie : le récit fictif rejoint l'histoire des Etats Unis avec l'issue de la guerre et la mort de Roosevelt.*

* « **Une nuit dévastatrice** » (423)

Le lendemain, **Retour d'Alvin** au volant d'une Buick verte toute neuve avec sa fiancée Minna Schapp dont le père, Billy des Flippers de « petit malfrat » s'est élevé au rang de William F. Schapp II, richissime et respectable propriétaire d'une affaire de machines à sous, et d'un restaurant de langoustes à succès.

Alvin surnommé « la Frime » a adopté une nouvelle façon de parler, un argot qui fascine le narrateur. Evolution de leur couple.

Repas (419) : Minna muette, le père préoccupé par les multiples agressions contre les Juifs « Certes, la brebis galeuse avait mal choisi son jour pour se réconcilier avec la famille. »

Contexte : multiples violences antisémites partout dans le pays – craintes des violences à l'occasion des obsèques de Winchell à New York, de l'autre côté de l'Hudson. Les mesures prises pour assurer la sécurité de chacun.

Une fois encore, les violences politiques et internes aux Etats Unis se concrétisent par des tensions familiales. Ici même escalade de la violence dans les rues du pays et dans la salle à manger de la famille ; même situation exceptionnelle « Avant ce soir-là, je n'aurais pas davantage pu l'imaginer cogner quelqu'un et a fortiori laisser sanglant sur le carreau le fils orphelin de son frère aîné adoré » (422)

Violente bagarre entre Herman et Alvin. Du sang partout dans le salon. Violence interrompue par Mr Cucuzza « gardien professionnel de la propriété privée » vient neutraliser Alvin.

Causes analysées par le narrateur : le père lui reproche sa réussite tapageuse, déconnectée de la réalité de la situation des Juifs dans le pays ; Alvin suffoqué par l'injustice, exhibe son moignon – sa rage.

Les blessés évacués, **coups de feu sur Chancellor Avenue (428)**, comme des *contre coups, des prolongements de la*

- Bagarre liée aux événements extérieurs (421) « si Winchell n'avait pas été assassiné vingt-quatre heures plus tôt, et si les pires appréhensions suscitées par l'élection de Lindbergh n'avaient pas paru plus près que jamais de se réaliser, alors peut-être que les deux hommes qui marquèrent le plus mon enfance ne seraient pas passés à deux doigts de s'entre-tuer. »

- Caractère exceptionnel et fondateur de cette violence familiale « Ce fut donc, pour toutes les raisons imaginables, une nuit dévastatrice. En 1942, je n'étais pas en mesure d'en déchiffrer les implications effroyables, mais la seule vue du sang, celui de mon père et celui d'Alvin, suffit à me sonner. » - (427) « Et alors la grande menace fut notre perte, l'abomination de la violence entra dans notre demeure, et je vis que l'amertume aveugle l'homme et l'avilit. »

- Lien avec la violence environnante, caractère autodestructeur de ces épisodes (423) « Dans une maison, d'ordinaire, on a le geste plus mesuré qu'à l'extérieur, on retient son élan, mais là, c'était le contraire, affreux à voir. Après les émeutes du sud de Boston, celles de Détroit, l'assassinat de Louisville, la bombe incendiaire de Cincinnati, le saccage de Saint Louis [...], ce carnage : dans le séjour banal d'une famille, où tout le monde s'efforce traditionnellement de résister aux intrusions d'un monde hostile, les antisémites allaient trouver un allié objectif pour la fameuse solution finale au pire problème de l'Amérique : voilà que nous prenions nos massues dans un délire autodestructeur. »

Décision d'émigrer (430) « Pas de pogrom, et pourtant, à sept heures du matin, mon père appelait Winnipeg, et il avouait à Shepsie Tirschwell qu'on ne pouvait plus vivre dans des conditions normales à Newark tant les Juifs y étaient terrorisés et les antisémites enhardis. »

<i>violence dans le salon.</i> La famille se retranche chez les Cucuzza, dans l'appartement des Wishnow à l'abri de la fusillade qui se révèle un incident sans conséquence. Pourtant, le père réalise alors qu'il ne peut plus maintenir sa famille en sécurité et décide d'émigrer au Canada (430) <i>Brutale ellipse narrative (432) qui pourrait marquer la fin du récit.</i>	<u>Brutale résolution</u> « Et puis tout fut fini. Le cauchemar prit fin. Lindbergh disparut, nous étions sains et saufs. Mais jamais je ne recouvrerais ce sentiment de sécurité inébranlé qu'un enfant éprouve dans une grande république protectrice, entre des parents farouchement responsables. »
<i>Changement de régime narratif : l'ellipse est explicitée par des Extraits des archives du Newsreel</i> (cinéma où Shepsie Tirschwell était projectionniste - voir 261) * Mardi 6 octobre 1942 (432) : discours devant la dépouille de Winchell défilé devant le cercueil de Winchell - discours du maire de New York, Fiorello La Guardia. Partout la population vêtue de noir exhibe des badges « Où est Lindbergh ? » - journée de deuil municipal - présence de la police pour contenir des manifestations d'extrême droite - dignitaires présents, dont Roosevelt Portrait de La Guardia « « l'idole aux pieds sur terre des travailleurs de la ville », « le porte-parole tenace des syndicats, des nécessiteux, des chômeurs » qui dès 1933 « décrivait Hitler comme un maniaque et un pervers ». Discours engagé qui oppose Winchell à Lindbergh. Sa « péroraison menaçante » (437) prépare l'apparition de FDR qui annonce sa candidature contre Lindbergh en 1944. * Mercredi 7 octobre 1942 (438) : <u>disparition de Lindbergh</u> Comme à son habitude, le président Lindbergh a décollé à bord du Spirit of Saint Louis le matin même pour Louisville. Sans faire allusion à la situation, il prononce quelques phrases anodines qui suffisent à rassurer la population, puis disparaît vers l'est « on ne le reverra jamais ». * Jeudi 8 octobre 1942 (440) : aucune trace d'épave malgré les recherches. <u>Wheeler président par interim.</u> * Vendredi 9 octobre 1942 (441) : il impose la loi martiale, déclare que Lindbergh, enlevé, serait retenu en Amérique du Nord, déploie les forces armées dans le pays. * Samedi 10 octobre 1942 (442) : <u>Montée de la tension</u> - La radio officielle allemande, informée par la Wehrmacht, annonce que l'enlèvement de Lindbergh a été perpétré par « un complot « d'intérêts juifs » » - complot orchestré par Roosevelt en collusion avec des Juifs puissants et orchestré par La Guardia,	La Guardia, nouveau Winchell ? (434) « était le seul de son parti à afficher son mépris pour Lindbergh et le dogme nazi de supériorité de race aryenne, dogme dans lequel ce fils d'une Juive non pratiquante et d'un Italien libre-penseur arrivé aux Etats-Unis comme musicien sur un bateau ». Son discours oppose Winchell à Lindbergh (436) « Ah oui, encore quelques différences notables entre Lindy l'infaillible et Walter le faillible. Notre président est un sympathisant fasciste, voire sans doute un fasciste. Notre président n'aime pas beaucoup les Juifs, et c'est même sans doute un antisémite bon teint alors que Walter Winchell était juif, et l'ennemi inflexible et fort en gueule des antisémites. Notre président est un admirateur d'Adolf Hitler, il est sans doute nazi lui-même, et Walter Winchell était le premier ennemi de Hitler en Amérique, son pire ennemi. »

ceux-là même qui ont planifié l'assassinat de Winchell. Lindbergh a été conduit par des avions de combat britanniques au Canada.
- Démentis des intéressés. Les dirigeants du KKK et du Parti nazi sont appelés par le président par intérim pour « protéger l'Amérique d'un coup d'état Juif ». Le rabbin Bengelsdorf proche de la Première Dame.

* **Dimanche 11 octobre 1942 (445) : Prise de position de la Première Dame**

Bengelsdorf, porte-parole de Mme Lindbergh, demande aux Américains de « rester sourds aux spéculations de tout gouvernement étranger sur la disparition de son mari. »

* **Lundi 12 octobre 1942 (447) : Lindbergh à Berlin ?**

Londres annonce que Lindbergh serait vivant et à Berlin, en train de discuter avec Hitler. Réaction indignée de La Guardia. Emeutes antisémites qui font 122 victimes.

* **Mardi 13 octobre 1942 (449) : face à Wheeler qui impute les émeutes au gouvernement britanniques, la Première Dame demande au gouvernement l'arrêt des recherches de l'appareil de son mari** ; elle refuse de parler aux journalistes.

* **Mercredi 14 octobre 1942 (450) : La Guardia convoque une conférence de presse et dénonce « trois manifestations du délire caractérisé qui menace la santé mentale de la nation » : l'hypothèse selon laquelle le fils kidnappé des Lindbergh aurait été retenu dans le ghetto juif en Pologne / le projet de loi appelant à déclarer la guerre au Canada / l'hypothèse selon laquelle les émeutes antisémites auraient été fomentées par une conspiration juive.**

* **Jeudi 15 octobre 1942 (452) : Bengelsdorf emmené par le FBI qui le soupçonne de faire partie du « complot juif contre l'Amérique ».** La Première Dame est hospitalisée, vague d'arrestations de proches de Roosevelt. La garde nationale est déployée ; l'armée américaine contrôle New York. Arrestation de La Guardia et de Roosevelt. Loi martiale et couvre-feu. Churchill annonce l'invasion imminente du Mexique par l'Allemagne et se déclare solidaire de l'Amérique.

* **Vendredi 16 octobre 1942 (454) : rétablissement des procédures démocratiques.** La Première Dame qui a réussi à fuir de l'hôpital où elle était retenue prisonnière fait une déclaration. Calmement, avec maîtrise, elle demande le retour au bon fonctionnement de la démocratie : elle demande à la garde

- **Réaction de La Guardia après les révélations britanniques (448)**
« S'il s'avère que notre président a fui volontairement en Allemagne nazie, qu'il s'avère que depuis qu'il a prêté serment il travaille comme agent nazi à la Maison-Blanche, s'il s'avère que notre politique intérieure comme notre politique étrangère ont été dictées au président par toute l'Europe sous sa botte, les mots me manquent pour décrire une trahison dont la noirceur est sans égale dans toute l'histoire de l'humanité. »

- **La Guardia et la théorie du complot (451)** « Il y a bien un complot, en effet, conclut le maire La Guardia, et je vais me faire un plaisir de vous nommer les forces qui l'animent : ce sont l'hystérie, l'ignorance, la malveillance, la bêtise, la haine et la peur. Notre pays offre aujourd'hui un spectacle répugnant ! Le mensonge, la cruauté et la folie sont partout, et dans la coulisse, la force brute guette le moment de nous achever. [...] Le Führer doit se délecter à empoisonner notre pays avec ces aberrations sinistres. Des intérêts juifs, des éléments juifs, des usuriers juifs ! Des repréailles juives ! Des complots juifs ! Une guerre est déclarée par les Juifs au reste du monde ! Dire que l'Amérique se laisse subjuguée par ce genre de balivernes ! Qu'on s'est emparé de la conscience de la plus grande nation de la planète sans le moindre mot de vrai ! »

- **Appel de la Première Dame (456) : « Paraphrasant délibérément e texte le pus vénéré de la démocratie américaine elle déclare en guise de péroraison : « Je ne me laisserai pas intimider par les représentants illégaux d'une administration séditeuse, et je ne leur céderai pas. Tout ce que je demande au peuple américain, c'est qu'il suive mon exemple et qu'il refuse de subir ou de soutenir des positions gouvernementales indéfendables. La présente administration ne s'est illustrée que par ses violations et ses usurpations, dont le propos commun et immédiat est d'instaurer une tyrannie absolue sur nos Etats. »**

nationale et à l'armée de déposer les armes et de se disperser, de libérer tous ceux qui ont été arrêtés pour conspiration, d'évacuer le siège des médias, elle en appelle à l'organisation de nouvelles élections présidentielles. Elle condamne le fonctionnement d'une « administration séditeuse » et demande aux américains de lui résister. Elle retourne à la Maison Blanche, dissout le Congrès et les cours de justice de l'administration Wheeler. Rétablissement des procédures démocratiques : ras de marée démocrate aux deux chambres et élection de Roosevelt. Le mois suivant, attaque de Pearl Harbor et entrée de l'Amérique dans le conflit mondial le 3 novembre.	
Prolepse : <i>le narrateur anticipe la suite des événements jusqu'à 1945, la mort de Roosevelt et la reddition de l'Allemagne. Il mêle alors rumeurs, faits avérés fictifs et faits historiques</i> Le président Lindbergh restera introuvable – diverses rumeurs expliqueront sa disparition. <u>La version révélée par la tante Evelyne</u> : le fils disparu des Lindbergh en 1932 aurait été enlevé par le parti nazi, Hitler faisant pression sur eux. Les Lindbergh, victimes de chantage, auraient se seraient alors trouvés « irréversiblement inféodés au pire ennemi de leur pays ». Lindbergh aurait fait de la résistance passive pour éviter d'appliquer les diktats d'Hitler, il aurait alors été enlevé pour permettre à Wheeler de mettre en œuvre les mesures que Lindbergh avait refusé de mettre en œuvre. Menace d'envoyer le jeune Charles Lindbergh sur le front russe à Stalingrad. Cette version est authentifiée par le rabbin Bengelsdorf dans son ouvrage <i>Ma vie sous Lindbergh</i>, mais démentie par le porte-parole de la famille Lindbergh. Bess pense que sa sœur a perdu la tête. <i>Le chapitre se clôt sur une série d'interrogations sur la version d'Evelyne, le rôle d'Hitler, Himmler et Goering dans l'ascension de Lindbergh et sa disparition.</i> « autant de questions controversées depuis plus d'un demi-siècle ». FDR meurt en 1945 peu avant la reddition inconditionnelle de l'Allemagne nazie aux Alliés. Fin de la Seconde Guerre mondiale. <i>Fin de l'uchronie. La fiction rejoint l'histoire réelle des Etats Unis.</i>	<u>Résistance des institutions démocratique américaines à l'antisémitisme</u> : (463) « Lindbergh osa se justifier en expliquant au commandant en chef des camps de concentration que des garanties inscrites dans la Constitution américaine, ainsi que des traditions démocratiques fort anciennes, prévenaient l'exécution rapide et efficace d'une solution finale au problème juif, contrairement à ce qui se passait en Europe où l'antisémitisme avait des racines millénaires dans le peuple, et où la règle nazie était absolue. »
9- Octobre 1942 La peur perpétuelle.	

Le chapitre balaie à peu près la même période (du 12 au 18 octobre – entre le coup de fil de Seldon et son retour sur Summit Avenue) que dans le chapitre précédent. Il reprend les événements évoqués précédemment sous la forme de chronique journalistique, mais en les associant systématiquement à l'épreuve familiale. Suite à l'assassinat de Mrs Winshnow, Herman et Sandy sont partis chercher Seldon. Véritable épreuve dont Herman ne réchappe que de justesse, revenant dans un état de faiblesse extrême – dont Sandy revient différent, réintégrant « le giron familial ».

Deuxième projet de fugue qui avorte : la famille recueille tente Evelyn, puis Seldon.

*** Assassinat de Mrs Wishnow (469)**

Lundi 12 octobre à 10 heures, coup de fil de Seldon depuis Danville, alors qu'éclatent des émeutes dans le Midwest et le sud : 122 Juifs sont assassinés ; la frontière avec le Canada a été fermée – regrets du père (on retrouve la trame narrative de la page 430). L'administration Wheeler entame sa deuxième semaine « la peur était partout ». Appel de Seldon : sa mère n'est pas rentrée : elle devait se rendre à Louisville.

- **Prolepse** : elle est bien morte lors des violences perpétrées par le KKK contre les Juifs. On découvrira ses restes carbonisés dans sa voiture.

- Attitude héroïque, admirable de Bess qui tente de rassurer Seldon et le guide, comme Mrs Wishnow l'avait fait avec Philip (p.369) ; comme elle, « elle l'accompagna dans toutes les étapes de son départ » (478). Elle appelle Mr Mawhinney qui accepte d'aller le chercher avec son camion. Le dimanche 18 octobre, Herman et Sandy reviennent avec Seldon, suivis par la dépouille de Mrs Wishnow. Culpabilité de Philip qui a envoyé Seldon et sa mère dans le Kentucky

- Omniprésence de la peur (469) : « **La peur** était partout, elle se lisait partout, dans le regard de nos protecteurs surtout, [...]. C'était la première fois qu'on voyait les adultes désespérés, tous en proie aux mêmes pensées [...] dès qu'ils allumaient la radio, ils étaient effarés par la rapidité avec laquelle les événements terribles se succédaient. »

Tante Evelyn vient se réfugier à la maison

* **Le jeudi 15 octobre** à six heures moins le quart du matin (480) : Evelyn appelle pour annoncer l'arrestation du rabbin par le FBI et vient en personne en fin d'après-midi : arrestation de La Guardia, Roosevelt retenu – ce qui a motivé Bess pour venir chercher son fils à l'école. Bess repousse violemment sa sœur, l'insulte, et s'effondre sous les yeux ébahis de Philip (484).

* Réunion d'urgence dans les écoles juives – création du Comité des citoyens juifs inquiets. Le maire a promis la présence de la police montée « ces héros plein de panache » (490) dans le quartier, ainsi qu'à Elisabeth, siège de la fabrique des bretzels du New Jersey qui emploie des sourds muets.

Philip reste à la maison sous la garde de Joey alors que sa mère va assister à la réunion de crise à l'école (486). Jeu avec

- Sentiment d'insécurité permanente (480) « La fusillade avec la police qui s'était soldée par la mort de trois tueurs était le pire incident à Newark jusque-là, mais le fait qu'il se soit produit au coin de Chancellor Avenue avait donné à tous les riverains le sentiment qu'une barrière protectrice autour de leur famille venait de tomber. Non pas la barrière du ghetto, qui n'avait certes protégé personne de la peur ni des maux de l'exclusion, mais un rempart d'assurances légales entre eux et les délires du ghetto, précisément. »

- Faiblesse de la mère et révélation de son humanité (484) « Je ne pus que la regarder pleurer toutes les larmes de son corps, jusqu'à l'épuisement, sur quoi l'idée que je me faisais d'elle changea du tout au tout : ma mère était un être humain comme moi. Cette révélation fut un choc, et j'étais trop jeune pour comprendre que c'était là le lien le plus fort de tous. »

l'appareillage auditif de Joey. Philip trouve son nouveau voisin aussi insupportable que le précédent et décide de fuguer avant l'arrivée de Seldon jusqu'à Elisabeth pour se faire embaucher à la fabrique de bretzels. « il me fallait un plan » : il projette ensuite, avec l'argent gagné à l'usine, d'aller à Omaha dans le Nebraska où le père Flanagan dirige le Village des Garçons (496). Il descend à la cave pour prendre la valise en carton qui lui a déjà servi lors de sa première fugue, et il se trouve face à tante Evelyn, terrifiée. Il lui donne à manger et réalise que son projet de fuite tombe à l'eau. Retour de la mère, inquiète de n'avoir toujours pas de nouvelle du père. Au moment où il descend le bassin à la tante, Bess découvre la présence de sa sœur.	
Prolepse : retour sur la dangereuse équipée de Sandy et son père « Ce voyage fut pour Sandy l'éventure de sa vie. Pour mon père, ce fut plus funeste. » (504). Le père dans un état de santé déplorable : début de septicémie, il manque de mourir d'une pneumonie et s'évanouit en arrivant ; ils traversent des contrées hostiles aux Juifs ; il se perdent ; la voiture tombe six fois en panne ; délire de Seldon (Rapprochement entre les persécutions contre les Juifs et l'affrontement entre les colons et les Indiens). Sandy « changeait trois fois de personnage en l'espace de vingt-quatre mois » : après avoir joué « le petit orateur prodige de tante Evelyn » et avoir travaillé pour Lindbergh, après être devenu « le plus jeune Don Juan du voisinage », il a accompagné le père dans son périple « dans l'espoir de recouvrer par ce fait d'armes son prestige de fils aîné, et de rentrer dans le giron familial auquel il avait été arraché » (509). Panique du père alors qu'il fait le portrait d'une fille de treize ans, Cécile » - rappel de l'épisode de Leo Frank (513). A son retour, il dessine « de mémoire le chef-d'œuvre de sa jeunesse. C'était l'historique illustré de leur grande descente dans l'impitoyable univers américain. » (512) « Il reconnut avoir eu peur presque tout le temps. » A l'arrivée le 18 octobre, le père est hospitalisé, il est viré par l'oncle Monty pour ne pas être venu travailler depuis deux	- <u>L'équipée</u> pour le père (503) « Cette équipée fut donc sa plus proche expérience de la peur, de l'épuisement et de la souffrance physique du soldat au front. Le cou pris dans sa minerve d'acier, avec deux côtes fracturées, le visage couturé, des dents cassées plein la bouche, transportant le pistoler prêté par M/ Cucuzza dans sa boîte à gants pour se défendre contre les individus qui avaient déjà assassiné cent vingt-deux Juifs dans les régions mêmes vers lesquelles il se dirigeait, il parcourait les mille kilomètres qui le séparaient du Kentuchy sans jamais s'arrêter [...]. Et après avoir dormi cinq heures chez les Mawhinney, mangé un morceau, il reprit la route en sens inverse, affligé cette fois d'une infection qui couvait tout le long des points de suture, [...] l'intestin ravagé, brûlant de fièvre, hallucina la présence de sa mère » - <u>Le père, figure héroïque, sauveur d'orphelins</u> (507) « Rien n'aurait pu l'arrêter avoir sauvé Seldon. Mon père était un sauveteur, et les orphelins sa spécialité. Il y avait un exil plus atroce [...] c'était de perdre ses parents, de se retrouver orphelin. [...] Personne ne devait être privé de ses père et mère. Sans père et mère, on était accessible à la manipulation, aux influences ; on était déraciné, vulnérable à tout. » - Seldon (514) « Le moignon, c'était l'enfant lui-même ; et jusqu'au jour où il partit vivre chez une tante maternelle et son mari, à Brooklyn, dix mois plus tard, c'est moi qui fut la prothèse. ».

semaines. Seldon vient vivre dans la maison et dort dans l'ancien lit d'Alvin, occupé précédemment par Evelyn « ce lit jumeau, réservé aux éclopés de l'Amérique de Lindbergh, aux victimes de sa malfeasance. »